

Le Samedi

VOL. III — NO. 46

MONTREAL, 23 AVRIL 1892

PAR ANNEE, \$2.50.
LE NUMERO 5 CTS.

LE CALENDRIER DU SAMEDI



AVRIL.

Le Samedi

(JOURNAL HERDOMAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSÈTE &
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 23 AVRIL 1892.



J'aime mieux battre monnaie que la dèche.

J'aime mieux être porté en triomphe qu'en terre.

J'aime mieux être couvert de gloire que d'un lincol.

J'aime mieux coucher dans mon lit que dans celui du St-Laurent.

Si les voyages forment la jeunesse, ils déforment joliment la chaussure.

Les vitres de ma fenêtre sont tellement minces que le jour passe au travers.

Si vous remuez fortement de la bière, vous pouvez dire que vous la faites très mousser!

Les miroitiers sont des gens très chauds; en toute saison leurs magasins sont encombrés de glaces.

Ce n'est pas toujours gai pour un président de s'entendre demander comment sa société se décompose!!

Le comble de l'habileté pour un navigateur : — Traverser la Manche en passant par les pôles (l'épaul).

Récit d'un crime dans un canard de province : "...La pauvre femme râlait dans une mare de sang, la gorge ouverte.
"Une enquête est ouverte également."

IL A OBTENU SON PARDON

Elle.—Te voilà encore ivre!

Lui.—Pas m'faut, m'chère, (hic) c'ha m'rend shi heureux (hic).

Elle.—Heureux! J'aimerais bien savoir ce qui peut te rendre si heureux.

Lui.—Quand j'shuis (hic) comme c'ha, che vhois deux (hic) comme toi.

SOUVENIRS D'ENFANCE

(Pour le SAMEDI)

ALSACE

Maintenant la maison s'encadre de verdure,
Me disais-je, rêveur, au coin de mon foyer,
Triste, devant ce gai réveil de la nature
Et ces beaux rayons d'or d'un soleil printanier.

On a repeint de vert les volets et la porte,
Réparé l'écurie et rechaumé le toit. [sorte
Notre grand bœuf roux bengle, en attendant qu'il
Le chariot rouillé pour le conduire au bois.

Quelle belle apparence! On revoit comme en rêve,
Le beau temps d'autrefois, quand c'était là chez nous;
Quand le printemps nouveau rajouissait la sève
Et vous mettait au cœur de jeunes plaisirs fous.

Chaque jour, le travail fini, tout le village
Descendait écouter les vieux airs du pays.
Les anciens oubliant leurs guerres et leur âge,
Et les jeunes dansaient, ô jours évanouis!...

La valse au rythme lent, ô les valse d'Alsace!
S'égrenait douce et tendre, au silence du soir,
Et les couples passaient, enlacés, pleins de grâce,
Devant les vieux assis en cercle pour les voir...

Les brouillards blancs montaient dans les grands sa-
[pins sombres;
Les derniers bruits du soir s'éteignaient par degré,
Et l'on voyait déjà, là-bas, grandir les ombres,
Dans le vague lointain du couchant empourpré...

Que ce spectacle heureux enchantait mon beau rêve!
Mais douloureux revers des choses d'ici-bas,
J'ouvris les yeux: le vent seul ébranlait sans trêve
Avec de sourds efforts les volets verts d'en bas...

J. B. CHATRIAN.

Bruxelles, Belgique.

OH! LES FEMMES!

Julie.—Il y a une chose que j'aime chez ton
mari: c'est qu'il ne te brusque jamais lorsque tu
es pour sortir avec lui.

Alice.—Le cher homme! Quand je m'aperçois
que je vais prendre du temps pour m'habiller,
je cache soigneusement son chapeau et ses
gants, et lorsqu'il les trouve, je suis prête géné-
ralement.

LA VRAIE PLACE POUR LES JOURS DE FROID

Sanslesous.—Oh! quel pays, mon cher!

Grosfin.—Plus beau que Longueuil?

Sanslesous.—Cent fois.

Grosfin.—Allons donc, plus de restaurants
qu'à Longueuil?

Sanslesous.—Dix fois plus!

Grosfin.—Plus de soleil?

Sanslesous.—Du soleil! Il y en avait même à
l'ombre!

UN PLAT MANQUÉ



Le roi d'une île océanique.—Comment osez-tu me ser-
vir un plat froid le jour de Pâques!

Le serveur tremblant.—Il m'a été impossible de faire
mieux: C'est un morceau de missionnaire anglais; je
n'ai jamais pu le réchauffer.

UN GOURMET



Mademoiselle Boule-de-Neige à monsieur Sambo qui
est à sa quatrième assiette de crème glacée.—Les dames
de la cuisine qui sont à laver la vaisselle vous font de-
mander si vous avez fini de votre auge.

MOTS D'ENFANTS

Bob, qui a un chien, voit chez lui une jeune
dame dont le bras est orné d'un large bracelet
d'or.

Bob s'approche et, après avoir examiné le bra-
celet en tous sens:

—Tu n'as pas remarqué, Madame?

—Quoi, chéri?

—Tu n'as pas le nom de ton propriétaire
dessus?

A un bal d'enfants:

L'hôtesse.—Monsieur Alfred, pourquoi n'occu-
pez-vous que le coin de cette chaise? Vous allez
tomber.

Alfred.—Maman m'a recommandé si je prenais
quelque chose de n'en prendre qu'un petit mor-
ceau.

Monsieur le curé.—Et toi, Gaston, que feras-
tu quand tu seras grand?

Gaston.—Un missionnaire, monsieur.

Le curé.—C'est bien, cela, mon enfant. Entre-
tiens ces idées-là.

Gaston.—Oui, ne craignez pas. J'ai hâte, allez,
de voir les cannibales manger un homme.

LES DÉSILLUSIONS DE LA VIE

J'étais venu m'établir à Montréal que je croyais
un lieu habitable. Hélas! tout y va de mal en
pis.

Tenez, par exemple:

Le notaire n'a pas une minute à vous donner.

Le contrôleur vous impose sa manière de voir.

Le receveur ne reçoit pas.

Le percepteur n'a pas la perception nette des
choses.

Le banquier prête à la critique.

Le médecin ne soigne que sa toilette.

L'architecte élève ses prétentions.

Le limonadier vous abreuve d'amertumes.

Le restaurateur vous nourrit d'illusions.

Le boucher tue le temps et assomme sa clien-
tèle.

L'horloger remonte ses prix.

Le serrurier met la clef sous la porte.

Le menuisier vous scie le dos et porte des
plinthés en cour.

Le forgeron se forge des idées noires.

Le cordonnier a mauvaise alène.

Le cordier vous donne du fil à retordre.

Le bonnetier parle trop bas.

L'imprimeur vous fait une mauvaise impres-
sion.

Comment vivre dans une telle ville?

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

UN ART A CULTIVER

Les Chevaliers du Poignard

GRAND ROMAN ÉMOUVANT

Le héros de ce roman n'est point un personnage imaginaire, son nom et sa vie sont dans toutes les mémoires, dans certaines parties de la France, et surtout en Normandie où la scène principale de ce roman s'est passée. On trouve dans le chapitre II de la première partie le portrait de cet homme terrible ; le voici :

II. — UNE ENFANCE ORAGEUSE

Un dicton, fort généralement accrédité parmi les gens du peuple, c'est qu'un enfant qui a été nourri par une chèvre prend le caractère et les défauts de la capricieuse *Amalthée* dont il a bu le lait.

Il devient, dit-on, fantasque, colère, brouillon, querelleur, etc.

Alain se désespérait, et les commères d'Étretat disaient à qui mieux mieux : — Patience !... laissez grandir l'enfant !... *Donné au diable* promet déjà, et vous verrez qu'un peu plus tard il sera digne de son nom !...

Notons en passant que c'est par cette appellation de *Donné au diable* qu'on prenait l'habitude de désigner Denis Poulailler, fils d'Alain.

Six ou sept années se passèrent.

Le petit garçon était d'une taille et d'une force étonnantes pour son âge.

Si son âme appartenait d'avance à Satan, ainsi qu'on le croyait généralement, il faut bien avouer que jamais une âme maudite ne s'était logée dans une plus charmante enveloppe.

L'enfant ressemblait d'une façon frappante à l'un des anges du tableau de l'Annonciation d'Annibal Carrache.

Des cheveux fins comme de la soie, très épais, naturellement, bouclés et d'une teinte brune, chaude et brillante, entouraient son visage frais et gracieux, dont un sang vif et pur colorait les joues veloutées.

Ses grands yeux, d'une nuance indécise, car leur prunelle semblait tantôt d'un noir fauve, et tantôt d'un vert profond, étincelaient de malice et d'esprit.

Sa petite bouche aux lèvres pourpres était trop jolie pour la bouche d'un homme.

Cette tête ravissante s'ajustait sur un corps dont les proportions exquises réunissaient les perfections des plus beaux enfants de marbre blancs de la stature antique.

UNE TROMPE



(Scène de théâtre.)

Le régisseur dans la coulisse. — L'animal ! Pourquoi ne tire-t-il pas ? C'est le temps.
L'un des acteurs. — C'est qu'il s'est chargé lui-même au lieu de charger son arme.



LA SILHOUETTE.

La moelleuse élasticité des mouvements de Denis, lorsqu'il courait ou lorsqu'il sautait, rappelait involontairement l'inimitable grâce des bords d'un jeune tigre.

Ce n'était point là, du reste, le seul rapport de l'enfant avec ce prince royal de la race féline.

Denis Poulailler en avait aussi l'astuce, la rapacité et la cruauté juvénile.

Ainsi, il mentait habituellement et avec une habileté si grande, qu'il fallait avoir la preuve du mensonge pour le soupçonner.

Lorsqu'il convoitait quelque chose, et souvent même sans autre but que de contenter un instinct bizarre, il oubliait toute distinction de propriété et faisait main basse sur l'objet de sa convoitise.

Enfin, il trouvait un plaisir tout particulier à tourmenter et à faire souffrir les animaux.

C'était pour lui une volupté raffinée que d'assister à l'agonie d'un pauvre chien ou d'un malheureux chat, à moitié assommés à coups de galets.

Les enfants du même âge que Denis le redoutaient à l'égal du feu, par la raison fort simple qu'il usait et abusait avec eux de la supériorité de sa force.

Denis Poulailler avait six ans, lorsqu'il entendit pour la première fois un petit garçon de neuf à dix ans le saluer du nom de *Donné au diable*.

Il considéra ces mots comme une injure, et, se précipitant sur celui qui les avait prononcés et qui cependant le dépassait de toute la tête, il le renversa et lui heurta si bien et si longtemps la tête avec un gros caillou, qu'il le laissa sans connaissance sur la place.

Cet acte de vengeance ne servit qu'à lui faire confirmer de plus en plus ce surnom qui l'irritait.

Bientôt on ne le désigna plus autrement.

Ceci lui causa, dans les premiers temps, un perpétuel accès de rage.

Mais, peu à peu, il s'accoutuma à s'entendre traiter ainsi, et au lieu de subir ce surnom comme une insulte, il s'en fit un titre d'honneur.

Le chagrin d'Alain Poulailler augmentait de jour en jour.

Vainement mettait-il tout en œuvre, la douceur et la force, la persuasion et la violence, pour dompter l'indomptable caractère de son fils.

Nos lecteurs auront l'avantage de lire ce grand roman émouvant dans le SAMEDI très prochainement. N'oubliez pas le titre : « *Les Chevaliers du Poignard* », c'est une chance unique pour les amateurs de la bonne littérature. Tous peuvent lire ce feuilleton.

LES ANNIVERSAIRES DU MARIAGE

Premier anniversaire—Noces de calico.		
Second	“	de papier.
Troisième	“	de cuir.
Cinquième	“	de bois.
Septième	“	de bois précieux.
Dixième	“	de fer blanc.
Douzième	“	de soie.
Quinzième	“	de cristal.
Vingtième	“	de porcelaine.
Vingt-cinq.	“	d'argent.
Trentième	“	de perle.
Quarantième	“	de rubis.
Cinquantième	“	d'or.
Soix.-quinzième	“	de diamant.

AVIS AUX INTÉRESSÉS

L'autre jour, un ouvrier, festonnant dans les rues, vint s'abattre, très ivre, devant une boutique d'épicier.

Avisant au milieu de l'étalage un énorme tonneau, il retrouva quelques forces à le contempler, et, appliquant sa bouche au robinet, pompa à même le récipient une bonne lampée du liquide. Le tonneau contenait du pétrole ! L'épicier se précipita et eut toutes les peines du monde à écarter l'ivrogne de ce biberon d'un nouveau genre.

Il finit par lui faire lâcher prise. A la grande surprise des assistants, l'ivrogne se releva complètement dégrisé et put regagner son logis, l'esprit lucide et l'estomac parfaitement tranquille. Le fait est rapporté par un journal médical.

— Mon truc pendant un bon nombre d'années, me dit un jour un grand criminel, qui mène aujourd'hui une vie paisible et réussit assez bien dans ses affaires, était de jouer le rôle du matelot naufragé. Travesti au mieux en officier de marine, je parcourais les petites villes de province un sac de marchandises sur le dos, donnant à entendre que, de concert avec plusieurs autres matelots, j'avais mission de vendre certaines marchandises qui provenaient d'un naufrage de fraîche date. Je montrais, en même temps, quelques échantillons d'étoffes de prix et offrais à en vendre de semblables à des chiffres si excessivement bas que c'en était ridicule. C'était là le truc. Je prenais des ordres pour ces marchandises (naturellement, je ne les avais pas avec moi), et alors j'offrais en vente tous les autres objets que j'avais et qui ne valaient pas grand'chose. C'était curieux de voir comme les gens y mordaient.

Après cela, en compagnie de deux autres, je me mis à jouer un autre truc, celui de l'oiseau échappé. Ce truc, tel que pratiqué par nous, était le moins dangereux.

Nous entrions de préférence dans les buvettes où les consommateurs se faisaient rares le jour et où régnait une grande tranquillité ; nous recherchions surtout celles qui n'avaient qu'une demoiselle pour répondre aux gens.

L'un de nous portait dans un sac de papier un oiseau aux couleurs éclatantes, le montrait à la jeune fille éblouie et ne cessait de vanter ses qualités rares.

L'oiseau, comme par mégarde, finissait par lui échapper des mains, et l'un de nous s'écriait alors, tout bouleversé : "Vite, vite, fermez toutes les portes, ce n'est pas pour cinquante piastres que je voudrais perdre cet oiseau."

Et comme l'oiseau s'envolait un peu partout, nous faisons semblant de courir après et nous semblions faire des efforts extraordinaires pour l'attraper. Inutile de dire que nous faisons le plus de tapage possible pour effrayer l'oiseau et le faire éloigner.

L'oiseau en effet, effarouché par tant de bruit, voltigeait par toute la maison, mais finissait généralement par se réfugier derrière le comptoir au milieu des carafes et des verres. Alors l'un de nous, et plus souvent nous deux à la fois, nous sautions de l'autre côté du comptoir, bousculant la jeune fille ahurie et faisant toutes sortes d'efforts pour attraper l'oiseau fugitif. Pendant que l'un de nous achevait de la troubler, l'autre faisait main basse sur tout ce qu'il rencontrait et empochait lestement l'argent du tiroir ou les pièces qui traînaient sur les tablettes. Un jour, à Liverpool, j'ai pu me procurer, de cette



La grande sœur de 12 ans.—Tu ne dis pas ta prière du matin ! Pourquoi ne fais-tu que celle du soir ?

Bébé.—Pour que le bon Dieu me protège durant la nuit.

La grande sœur.—Mais est-ce que tu ne veux pas qu'il te protège aussi dans le jour ?

Bébé.—Le crois qu'il ne penserait pas grand'chose d'un petit garçon qui ne pourrait pas se protéger tout seul en plein jour.

façon, plus de cent piastres. Mais j'ai exercé ce truc une fois de trop et force me fut de goûter quelques jours de solitude loin de la société de mes semblables.

L'ORATEUR DE VILLAGE

— Je suis doué d'une voix assez retentissante et d'une mémoire, qui ne m'a jamais fait défaut. Lorsque j'ai un discours à faire, j'emprunte tout bonnement les idées et les phrases des autres et je tâche de les agencer ensemble le mieux possible. De cette manière, j'ai le malheur d'avoir (s'il m'est permis de m'exprimer d'une manière paradoxale), une réputation d'orateur populaire qui s'étend jusqu'aux confins les plus reculés de ma paroisse.

Mais comme je ne suis pas le maître d'une seule idée que je puisse appeler mienne, il m'est arrivé parfois des avanies sans nom et mon amour-propre a été plus d'une fois blessé lorsqu'il m'a fallu parler en public sans préparation.

Je me rappelle surtout une occasion, douloureuse entre toutes, et dont le souvenir ne me quittera jamais, où, appelé à l'occasion d'un déjeuner de noces à proposer la santé des dames, je fis une bien triste figure.

Un ami charitable, mais malin, me raconta, quelque temps après, que, lorsque je me suis levé pour parler, j'avais le visage tout bouleversé et d'une pâleur de mort, qu'une frayeur, mal dé-

guisée par un sourire de vrai idiot, semblait s'être tout à coup emparé de ma personne, et il me répéta, avec un plaisir narquois, les mots mêmes de mon discours que voici :

"Mesdames et messieurs, — Je suis vraiment ravi que mon excellent ami, M. Johnson, puisse enfin connaître ce qu'il y a de tendresse chez la femme. Comme j'ai eu le bonheur d'en faire l'expérience moi-même, je suis enchanté de pouvoir dire, comme je l'ai dit déjà, que mon ami est sur le point de connaître les tendresses de la femme."

C'est une sensation terrible que celle qui empoigne un homme, devenu coupable d'une telle énormité.

Jamais je n'essaierai de faire une métaphore improvisée. Une fois dans la vie d'un homme doit suffire.

Une autre fois, je dus proposer un vote de remerciement à quelqu'un qui avait fait une lecture sur la Bible aux soldats de ma paroisse. Je dis à l'assemblée qu'une occasion comme celle-là, était "un véritable oasis dans les combats de la vie."

Je dois avouer aussi que ma conscience me reproche sans cesse un discours que j'ai prononcé un jour ; c'était le plus beau, le plus pathétique que j'aie jamais prononcé. On m'avait prévenu assez d'avance que j'aurais à proposer la santé du curé dans un banquet public. Il venait de refaire à neuf les tours de l'Église et de faire refondre les cloches ; mais j'avais complètement oublié qu'il avait aussi fait réparer la vieille horloge.

Mon discours était un modèle d'éloquence, tout émaillé de fleurs et je l'avais appris par cœur de manière à ne pas en passer une seule syllabe.

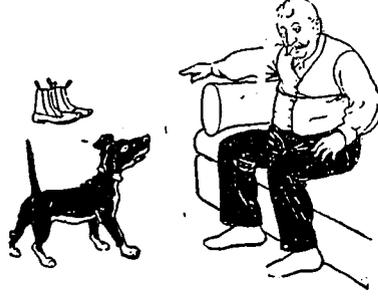
Je dis que le nom du curé serait transmis de génération en génération comme celui de l'homme illustre, qui avait donné une vie nouvelle aux tours massives de notre belle église, ces tours qui, depuis des siècles, avaient contemplé du haut de leur grandeur des milliers de champs de blé ; qui s'élevaient dans les airs, comme deux énormes géants pour défendre nos foyers ; (écoutez, écoutez) qui avaient salué mille et mille fois les premiers rayons du soleil levant et avaient reçu ses derniers baisers à son coucher. (Applaudissements). C'est lui aussi qui nous a donné ces belles cloches, dont les sons suaves et harmonieux avaient pendant plus de cent ans (j'allais dire mille, mais une mémoire excellente me fit éviter cette exagération), appelé les fidèles au service divin et à la prière du soir. J'allais entamer la péroraison, une soignée dont j'attendais un effet prodigieux, lorsque mon voisin me dit tout bas : "Surtout n'oubliez pas la vieille horloge."

Le malheureux ! il me fit tout oublier et je ne pus que balbutier ces quelques mots : "Et de plus, il... il... il a réparé l'horloge."

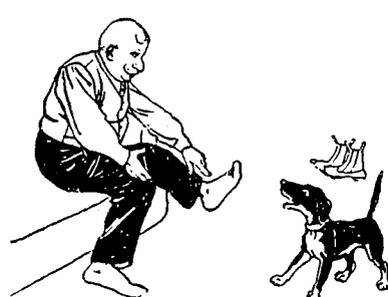
LE CHIEN OBÉISSANT



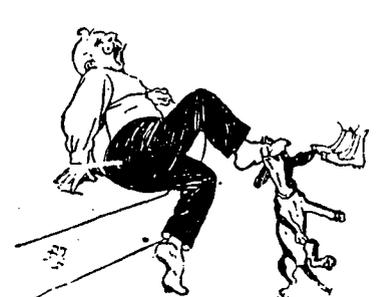
I — Carlo ; vas chercher mes chaussures.



II — Vas vite ! Là.



III — Comprends donc : Tu vois : pour mettre sur mon pied, ici. Emporte : vite !



IV — Ohioi ! Pas ça, imbécile !

UN INCIDENT ASSEZ COMMUN



Le tramp cherchant à exciter les sympathies. — J'ai vu de meilleurs jours. Il y a eu un temps où j'étais jeune. Si vous saviez comme j'ai été jeune, une fois !
La ménagère pratique. — Je sais. Tout le monde est exposé à passer par là.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Au cercle, à la partie d'écarté :
— Je marque le roi... de Prusse !
— Vous l'avez déjà marqué ?
— Eh bien ! je le bis marque.

On parle, devant Jean Hiroux, de démolir tous les ponts de Paris.

— Eh bien, alors, s'écrie-t-il de sa voix enrouée, oùs qu'on ira donc coucher ?

Dans le but de ne rien laisser ignorer aux conscripts, le sergent Vieillebarbiche demande à Merluchon s'il sait avec quoi on teint les pantalons rouges.

— Avec du gros bleu, dit Merluchon.
— Comment ! avec du gros bleu, pourquoi ?
— Parce qu'on dit que c'est avec ce liquide que vous vous êtes coloré le nez.

Vieillebarbiche en réfère à la glace.

Manifestation franco-russe.

— Dites-moi, mon ami, pour aller à la gare, est-ce cette rue-là ?

— Non, monsieur, c'est cette rue-ci.

Calino va réclamer à la Préfecture de police son petit garçon égaré.

— Comment est-il votre fils ?

— Mon Dieu ! plutôt grand, et il paraît trois ou quatre ans de plus qu'il n'a réellement. C'est tout ce que je peux vous dire.

Un mot de veuve :

Elle vantait en plein salon les qualités de son défunt mari.

— Mais, lui fait observer son amie, vous en disiez tant de mal de son vivant.

— Que voulez-vous ? un mari mort est comme le vin qui se bouillie en cave : dix ans de tombe, il devient exquis.

Au tribunal.

— Prévenu, pourquoi avez-vous dérobé ce vieux chapeau ?

— Parce que je suis myope, mon président : je le croyais neuf.

Boireau au café.

Saperlipopette ! j'ai oublié mon porte-monnaie. Qui est-ce qui me prête cent sous ? j'en rends quarante à l'instant même !

Le curé de Pouilly-les-Melons interroge un garçon de 12 ans, lequel se prépare à la première communion.

— Pourquoi Dieu vous a-t-il créé et mis au monde ?

Le petit Machin. — C'est pour garder les cochons ; maman m'a dit dernièrement que je n'étais bon qu'à ça !

— Eh bien ! ce pauvre Ernest se marie !

— Pas possible ?

— Mais si, rien n'est plus certain.

— Alors, il va falloir que je lui fasse un cadeau.

— Envoyez-lui un exemplaire du *Paradis Perdu* ; cela va le consoler de quitter la vie de garçon.

Chez le juge de paix.

Un jeune homme est traduit devant un juge de paix, par une jeune et jolie fille, qui l'accuse d'avoir voulu l'embrasser de force.

Après les plaidoiries, le juge rend la sentence suivante :

« Pour cette fois-ci le tribunal sympathise avec le prévenu. En conséquence, il l'acquitte sans hésiter, parce que le président lui-même, pendant toute la durée de ce procès, a été obligé de se retenir au bras de son fauteuil pour ne pas descendre embrasser la plaignante. »

Un homme qui n'a pas dormi la nuit passée, c'est Maquaire : il a des yeux comme des pelotes. Il descend et va dire bonjour à son voisin.

— Bonjour, Célestin.

— Bonjour, Maquaire. Comment vas-tu ?

— Je ne vas pas bien ; je vous remercie.

— Pourquoi ?

— Je me suis gratté toute la nuit et n'ai pas dormi.

— Vous avez donc des punaises ?

— Je ne sais si on les appelle des punaises, ces bêtes, mais elles m'ont bien mordu.

Et Maquaire montra ses poignets et son cou, qui est à moitié dévoré depuis le menton jusque derrière les oreilles.

— Mais, dit Célestin, vous n'avez qu'à aller chez l'apothicaire demander de la poudre à punaises ; vous vous l'appliquerez et vous en serez débarrassé.

— Je ne demande pas mieux, dit Maquaire en se grattant.

Dans la journée, il s'en va chez l'apothicaire et demande de la poudre à punaises.

— Pour combien ? lui dit le garçon.

— Ah ! ça... dit Maquaire, je ne pourrais pas vous le dire... je ne les ai pas comptées.

LES LOIS DE L'ÉTIQUETTE



Ereline. — Le beau garçon que nous venons de passer est ce riche banquier que nous avons connu sur le steamer.

Era. — Vrai ! Allons-nous en vite avant qu'il ne me reconnaisse.

Ereline. — Tiens, je croyais que tu avais un faible pour lui !

Era. — Je ne dis pas non ; mais il m'a déjà vue avec cette robe : qu'est-ce qu'il penserait de moi ?

HEUREUSE IGNORANCE



Mademoiselle Corinne (sur le steamer). — Comment faites-vous pour reconnaître le chemin ? Voilà trois jours que nous sommes en mer, et je n'ai pas encore remarqué une seule bouée ou le moindre point de repaire. Vous savez tout cela par cœur ?

A la Douane.

Miss Fanny, (qui parle français). — Maman, cet employé désire savoir combien nous avons de malles.

La mère, (qui ne parle pas français). — Dites-lui que nous avons trois grandes malles et un petit sea trunk (mallette pour traversées) dans la cabine.

— Monsieur, reprend Miss Fanny, nous avons trois grandes malles et une petite "malle de mer".

— Rien de surprenant, riposte négligemment le douanier, la traversée a été très mauvaise.

En sortant de la sacristie, après la célébration d'un mariage.

Deux invités à demi-voix :

— Est-ce que le marié vous a dit quelque chose, quand vous êtes allé lui serrer la main ?

— Non, les grandes douleurs sont muettes.

Le célèbre docteur Z... est fort regardant sur la question des honoraires.

Il ne donne jamais une consultation à moins de quarante francs.

Une cliente lui remet une pièce de vingt francs.

Aussitôt il plante son lorgnon sur son nez, et se met à chercher par terre, sur le parquet.

— Qu'avez-vous donc, docteur ? demande la dame étonnée.

— La dame comprend ; elle ouvre précipitamment son porte-monnaie, ajoute un louis et sort en disant :

— L'avarice est évidemment la rougeole des médecins d'aujourd'hui.

Les deux lascars Poisson et Loiseau se rendant au clou ;

Poisson. — Tiens, Loiseau, qu'as-tu encore cassé ?

Loiseau. — Rien, le sergent-major Pigeon m'a exempté de matelas quatre jours parce que je disais à un copain que le capitaine Lelièvre était un mauvais sujet, et toi ?

Poisson. — Moi, pas grand chose, le fourrier Pécheur, ce matin à l'exercice, m'a allongé quatre jours de boîte pour m'être écarté de la ligne à l'école des tirailleurs.

On ouvre la porte, c'est le tambour Sabot qui augmente le personnel parce qu'il a dit que le caporal-tambour Soulier n'était qu'une vieille savate.

PROGRÈS SENSIBLE

L'ami. — J'ai appris que ton neveu étudiait la médecine ; réussit-il ?

L'oncle. — Je te crois ; il me saigne déjà à la perfection.

LA MORT D'UN MOINEAU

Le mur est noir, le nid est sombre,
Brisé, tel qu'un jout nous serons.
Le vieux moineau regarde l'ombre
Avec ses deux petits yeux ronds.

Le doux agonisant pépie
Sur un bout vaguement plaintif.
Sa femelle s'est accroupie
A ses côtés, l'air tout pensif.

Il a sous sa poitrine creuse,
Replié ses pieds amaigris,
Et la chair de son cou, frileuse
Se hérisse d'un duvet gris.

Hélas, il n'a qu'un souffle grêle !
Son pauvre corps est devenu
Plus tréle que la coque frêle,
D'où sort l'oiseau chétif et nu.

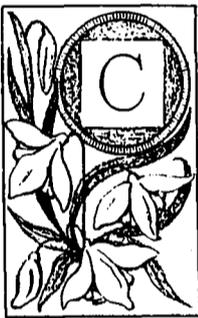
Il laisse sa langue effilée
Pendre hors de son bec pâli,
Et sa tête à demi-pelée
A des teintes d'acier poli.

Tout à coup, il tend son aile,
Ferme l'œil et meurt, effaré...
Pauvre moineau ! Pauvre femelle !
Mon cœur en a presque pleuré.

Et pourtant, lorsque la mort blême
Vient de son doigt glacer leurs os,
Que de vieux hommes n'ont pas même
Un lit comme les vieux oiseaux !

YVES GUYOT.

EXÉCUTION PAR L'ELECTRICITÉ



HARLES Mac Ilvaine, l'assassin de l'épiciériste Christian Luca de Brooklyn, a été mis à mort par l'électricité dans la prison de Sing Sing, entre onze heures et onze heures et demie du matin. Le gouverneur de l'Etat de New-York, M. Flower, ayant donné sa sanction à la nouvelle loi autorisant les représentants de la presse

à assister aux exécutions capitales et à en publier les détails, l'exécution de Mac Ilvaine a été la première à laquelle des reporters aient été admis.

Tous les préparatifs étaient d'ailleurs achevés depuis la veille. Dimanche, pendant l'après-midi, Mac Ilvaine avait fait ses adieux à sa femme et à sa belle-sœur. On n'a peut-être pas oublié que Mac Ilvaine, qui était alors âgé de vingt ans, s'était marié avec une jeune fille de quinze ans deux semaines tout au plus avant le jour de l'assassinat. Le directeur de la prison, M. Brown, afin d'abréger autant que possible les formalités légales qui précèdent les exécutions, avait donné lecture de l'arrêt de mort au condamné dimanche soir.

NOS CHÉRIS



La maman. — Alfred, pourquoi ne joues-tu pas avec ta petite sœur ?

Alfred. — Je ne jouerai plus jamais avec elle.

La dame en visite. — Pourquoi donc, cher ?

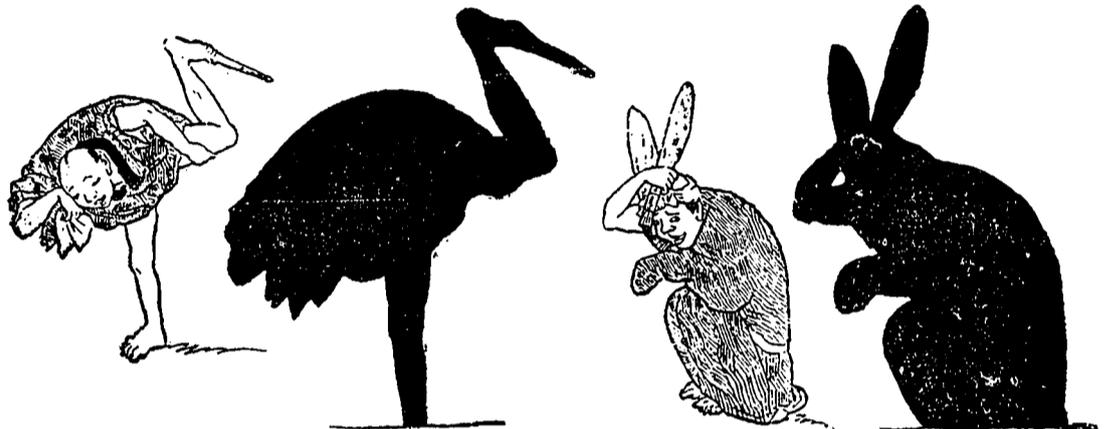
Alfred. — Elle ne veut pas jouer à se battre comme font papa et maman.

OMBRES JAPONAISES



Le Pot de fleurs.

Le Hibou.



La Grue.

Le Lapin.

CONSEILS POUR L'EXÉCUTION DES OMBRES PROJÉTÉES

Nous avons maintes fois déjà donné des ombres à projeter sur un mur blanc ou sur un écran au moyen des mains et des doigts ; les Japonais fort amateurs de ce genre de distractions ont imaginé d'imiter par l'ombre du corps tout entier les objets les plus variés et les plus étranges.

Les figures que nous donnons ci-dessus ont été imaginées par Chiguenoi, le grand artiste qui vivait au Japon au commencement du siècle.

Nous ne les présentons que comme spécimen de ce qu'on peut obtenir en ce genre. Nos costumes ne se prêtent pas à l'imitation exacte de tous les sujets que nous reproduisons ; on peut, cependant, imiter facilement les oiseaux et le lapin. Mais en cherchant un peu, on trouvera d'amusantes combinaisons d'attitudes et de mouvements qui feront passer un bon moment aux spectateurs. — (*Le Petit Français Illustré*).

Dès que les témoins ont été rangés à leurs places dans la salle des exécutions, M. Brown est sorti, mais il est revenu au bout de quelques instants suivi de Mac Ilvaine, tenant un crucifix à la main et accompagné de deux gardiens et de deux prêtres. Pendant l'absence de M. Brown, le docteur Mac Donald, qui dirigeait l'exécution, a expliqué aux témoins qu'il allait expérimenter sur Mac Ilvaine un nouveau procédé suggéré par M. Edison, le célèbre électricien. Au lieu d'appliquer le courant à la tête et aux mollets du supplicié, comme cela s'était opéré jusqu'à présent, on allait le lui appliquer aux mains. Si l'expérience ne réussissait pas, on aurait recours immédiatement à l'ancien procédé.

Mac Ilvaine, sans manifester aucune émotion et continuant à réciter des prières, s'est assis sur la chaise fatale et s'est laissé tranquillement attacher les mains plongeant dans deux vases d'eau salée. Mais lorsque tout a été prêt, et au moment même où M. Brown donnait à l'électricien le signal d'établir le courant, le condamné a été pris d'un de ses accès de bravade et s'est écrié : "Allez-y !" Mais la parole lui a été coupée instantanément. L'eau des vases dans lesquels il avait les mains s'est mise à bouillonner comme si l'on y avait trempé un fer rouge. Le supplicié semblait faire des efforts désespérés pour parler et ses yeux semblaient sortir de leurs orbites, au point que l'on s'est demandé si les lanières de cuir l'attachant sur la chaise n'allaient pas craquer. Au bout de quarante-neuf secondes exactement, le docteur Mac Donald a fait arrêter le courant, et l'on s'est préparé aussitôt à faire subir une nouvelle décharge électrique au supplicié par l'ancien procédé.

Il a fallu quatre minutes environ pour mettre en place l'ancien appareil s'adaptant au front et à l'un des mollets du supplicié.

Pendant ce temps, il s'est produit dans le corps

de Mac Ilvaine une réaction musculaire affreuse à voir. Le docteur Mac Donald prétend que le supplicié était déjà mort ; mais un autre médecin a déclaré qu'à son avis il n'était qu'évanoui. Tous les médecins présents ont été unanimes à affirmer que le supplicié avait perdu connaissance instantanément et qu'il n'avait pas souffert. La seconde application du courant a été accompagnée à peu près des mêmes phénomènes que la première, avec cette différence qu'une odeur très prononcée de chair brûlée s'est répandue dans la salle. On a constaté depuis que le supplicié avait une affreuse brûlure au mollet. Dès que le courant a été arrêté, les médecins ont annoncé que cette fois le supplicié était bien mort, et aussitôt on a hissé sur la prison le drapeau noir annonçant que justice était faite.

De l'avis presque unanime des témoins, le supplice par l'électricité, tel qu'il est appliqué actuellement, est le plus affreux qu'on puisse voir. Pendant l'exécution de Mac Ilvaine, M. Mayer Stein a été tellement ému, qu'il est tombé évanoui et qu'il a fallu l'emporter hors de la salle. "Jamais, a dit depuis M. Stein, je ne consentirai à assister de nouveau à un pareil spectacle. L'exécution de Mac Ilvaine m'a rallié aux partisans de l'abolition de la peine de mort. Dans tous les cas, je me propose de présenter le plus tôt possible à la Chambre des représentants un projet pour abolir la loi actuelle."

UN HOMME A PLAINDRE

Jules. — Mais qu'as-tu donc ? tu es tout pileux

Edmond. — Me voilà à mon dixième rhume de cerveau, et je ne suis même pas encore parvenu à guérir le premier !

THÉÂTRE-ROYAL



Les habitués de ce théâtre n'ont rien à désirer cette semaine.

La combinaison Harry Williams donne, chaque soir et l'après-midi, un riche programme de variétés et les acteurs, du premier au dernier, remplissent leurs différents rôles de manière à soulever les applaudissements de la salle.

Saunders et Burdell, comiques, les frères Garnella, gymnastes, les frères Burke, caricaturistes irlandais. Larry Smith, Horace Wheatley, bons chanteurs et danseurs dans leurs différentes spécialités, sont bien accueillis.

Le fameux Frank Bush est inimitable comme comique et minique des types juif, irlandais, hollandais, etc., etc.

Les acrobates Johnson, Rianto et Bentley exécutent de merveilleux tours d'agilité et de souplesse sur le trapèze.

Melle Isabella Ward est une musicienne distinguée, et le reste de la troupe constitue un fort ensemble.

La semaine prochaine, l'affiche annonce "At the Bottom of the Sea."

HERRMANN AU QUEEN'S THEATRE

Le nom d'Herrmann a suffi pour attirer, cette semaine, au Queen's Theatre une foule de spectateurs. De tout temps, le public a été avide du mystérieux et du merveilleux. L'annonce promettait beaucoup en ce genre. Magie blanche, magie noire, nécromancie, tours de passe-passe, le bilan contenait de tout et le grand prestidigitateur n'a pas trompé son public.

On pourrait dire qu'il a perfectionné son art. Ses mouvements de main rapides comme la pensée échappent à l'observateur le plus attentif et on pourrait presque croire que ce maître a à son service quelques intermédiaires invisibles qui se plient à ses volontés.

Herrmann s'est dit hypnotiseur et il semble l'avoir prouvé. Sous des passes magnétiques, Mme Herrmann a paru bel et bien endormie. Ses poses et son sommeil ont été très naturels et rien n'a paru simulé. Le tableau du "Rêve de la jeune esclave" est dû à Herrmann. Bien souvent ce tableau a été plagié, mais jamais donné avec autant de vérité que par lui. Le sujet, Mme Herrmann, n'ayant qu'un bras appuyé se tient en équilibre, dort pour ainsi dire en l'air, sans effort, sans aucun autre appui visible qu'une simple perche et obéit au commandement du magnétiseur. Le spectacle est intéressant surtout par la grâce des poses et la beauté de l'allégorie.

La magie noire d'Herrmann est très bien réussie. Les scènes sont tirées du "Faust de Goethe"

MAUVAISE EMBOUCHURE



Le joueur de violoncelle. — Ah ! ça, Sambo, ôte ta chique ou arrête ta flûte.

et M. H. Burkhardt a fait un excellent Mephisto.

La "Strobeika" est une autre merveille. La substitution de prisonniers enchaînés a été exécutée admirablement.

Quant aux autres tours de prestidigitation, Herrmann reste le maître incontestable de notre époque.

Très fin et très spirituel causeur, il tient son auditoire en hilarité. Possédant son art à un degré qui touche à la perfection, il étonne les plus incrédules et tout le monde se retire enchanté d'une des plus intéressantes soirées qui aient été données au Queen's, cette saison.

LE CHIEN ET LE VIOLONISTE

Un soir que le célèbre violoniste H. Wienawski se faisait entendre au palais d'hiver de Saint-Petersbourg, le czar Alexandre II fit son entrée dans la salle du concert, en compagnie d'un énorme terreneuve.

Grande fut la surprise de l'artiste, absorbé tout entier par le morceau qu'il était en train d'exécuter, en voyant le chien de l'empereur sauter tout à coup sur l'estrade et se placer tranquillement à côté de lui. "Sûrement, pensait Wienawski, cet intrus va troubler mon concerto, en hurlant à la façon de ses congénères, que la musique a le don spécial d'agacer tout particulièrement."

Mais les choses ne se passèrent pas ainsi. Le chien, au contraire, se montrant très affable, parut méditer quelques instants, puis posa ses pattes, avec précaution, sur les genoux du violoniste, dodelinant de la tête et suivant attentivement de l'œil le mouvement de l'archet.

La situation devenait cruelle et embarrassante, car elle enlevait à l'artiste la liberté du jeu, et pouvait devenir plus grave encore.

En effet, si tout d'un coup le terreneuve, énervé par la vue de ce bras toujours mouvant, se décidait à le happer au passage ! C'en était fait alors du talent et de la virtuosité de l'artiste ; c'était sa ruine.

Ces pensées lugubres, qui traversaient l'esprit de Wienawski, ne l'empêchèrent point tout d'abord de continuer et de faire chanter harmonieusement l'âme de son violon.

Cependant, il commença bientôt à trembler légèrement, et son visage révéla une réelle anxiété.

UN MARI BRUTAL



— Mon mari ! C'est une brute.

— Ha ! Moi qui le croyais bon comme la vie !

— Tu crois cela. Quand je le dispute, il ne dit pas un mot et il file à son club, sans dire un mot, pour me choquer. Est-ce chrétien ?

Le czar, que cette situation paraissait tout particulièrement divertir, se décida alors à y mettre un terme : "Wienawski, dit-il à l'artiste, est-ce que le chien vous incommode ?"

Le "patient," interrogé, répondit alors : "Que Votre Majesté me pardonne ; je crois, au contraire, que c'est moi qui incommode le chien."

C'était se tirer d'un mauvais pas en homme d'esprit.

Alexandre II l'estima ainsi, car il partit d'un éclat de rire et rappela aussitôt le terre-neuve, qui vint se coucher tranquillement à ses pieds.

COMMENT CONNAITRE LA VOCATION DE SON ENFANT

Le père. — Lorsque Jean atteignit l'âge de huit ans, je résolus de savoir quels étaient ses goûts et vers quelle carrière je devais le pousser. Pour cela, je l'enfermai un jour dans une chambre vide, en ne mettant devant lui que ces trois objets : une bible, un billet de banque et une pomme. Puis je m'éloignai. Quand je reviendrai, me disais-je, si je le trouve lisant les Ecritures saintes, j'en ferai un prêtre ; s'il considère la pomme, il sera agriculteur ; si enfin il contemple le billet, il ne peut avoir de goût que pour la banque.

Lorsque je rouvris la porte, je trouvai mon gars assis sur la Bible et grignotant la pomme ; quant au billet de banque, il l'avait fourré dans sa poche.

J'ai fait de mon fils un huissier.

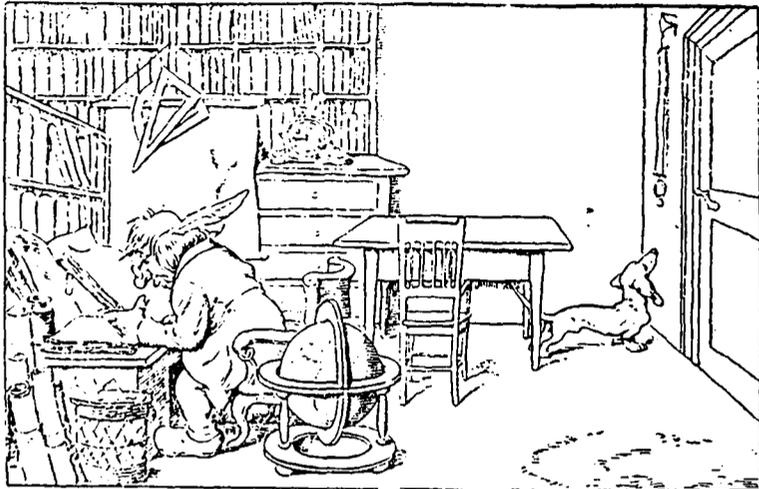
CLASSIFICATION DIFFICILE



Patrice qui n'a jamais vu de saurage. — Ce n'est pas un nègre, ce n'est pas un paten et pourtant ce n'est pas un blanc, ça doit être ce qu'on appelle un prohibitioniste.

LES PRODIGES DE LA SCIENCE

TEL MAÎTRE, TEL CHIEN



I
Le vieux savant. — Voilà qui est extrêmement intéressant....



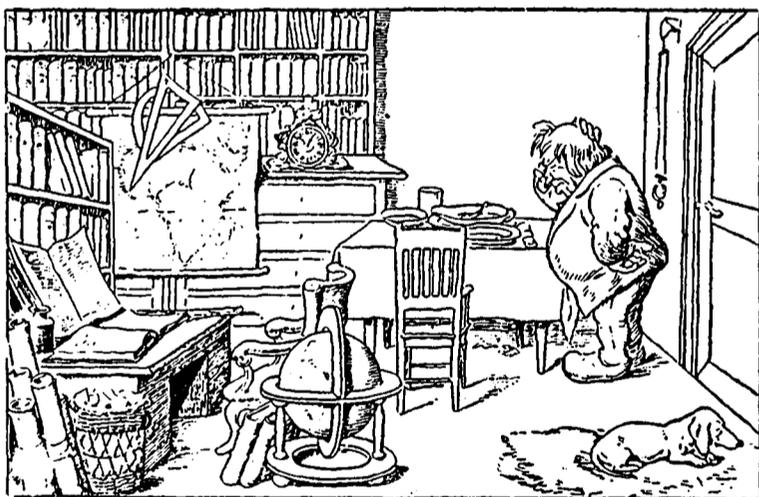
II
—Allons, *rumina Carlo*, comme j'ai faim, je vais essayer de mon petit truc de l'autre jour. Je somme à tout hasard.



III
Le vieux savant. — Je vais maintenant vérifier les mesures !....



IV
—De plus en plus curieux....



V
—Ah ça ! je ne me souviens pas d'avoir déjeuné !



VI
—Il n'y a plus de canard. Ergo, je dois l'avoir mangé ! Pourvu que la digestion ne me fatigue pas trop.

(Les Soirées Littéraires).

SOUHAITS DE FÊTE

Ami, reçois ici mes bons souhaits de fête ;
Vraiment je suis heureux d'offrir, en même temps
Que mes vœux les meilleurs au délicat poète,
Mes hommages pieux au doux et cher printemps.

Je viens te souhaiter d'avoir toujours en tête,
Malgré ton dur labeur, le souvenir des champs ;
D'avoir à chaque instant la plume toute prête,
Pour chanter la nature en des accords touchants ;

De faire vibrer fort la lyre olympienne
Jetant ses doux accents, sa foi parnassienne
Au ciel irradié !

Quant à moi, dans ce jour de joyeuse allégresse,
Je bois à la saison des rêves pleins d'ivresse,
Je bois à l'amitié.

TRAPPE PERFIDE

Il ne manque pas d'histoires drôles, même émouvantes, à propos de gens qui trouvent le moyen d'embêter les huissiers et autres gens de la justice, et de leur faire faux bond au dernier moment. Une aventure de Charles Dillon, le grand tragédien, est une des plus curieuses que nous connaissions. Elle nous a été racontée par une personne qui, pendant des années, faisait partie de sa troupe.

Dans les dernières années de sa carrière, Dillon eut bien des mécomptes, bien des déboires ; rien ne marchait plus. Dans une petite ville éloignée où il jouait un soir, deux huissiers, armés d'un mandat d'arrêt, étaient à ses trousses et parvinrent à se faufiler en arrière du théâtre

pendant la représentation. Ils prirent position de chaque côté de la scène. Après de longs pourparlers, on réussit à les faire attendre la fin de la pièce avant de mettre leur mandat à exécution.

La fin de la représentation arrive, et jugez de l'ébahissement de nos deux huissiers en voyant Dillon, au lieu de revenir dans les coulisses, disparaître comme par enchantement ; comme si la terre s'était entr'ouverte sous ses pas. Des bras vigoureux le saisirent au moment où il disparaissait par la trappe et le portèrent en toute hâte à la porte de sortie, tandis que des amis complaisants barraient, sans avoir l'air de le faire exprès, le passage aux huissiers. Dillon ne coucha pas en prison ce soir-là.

L'HOMME AU SAC

LA SINCÉRITÉ MÊME



Il y a sacs et sacs, comme il y a fagots et fagots. Nous avons le sac aux écus, le sac à la malice et bien d'autres sacs encore. Celui dont il va être ici question était et est probablement encore un sac dans la plus simple acception du mot, c'est-à-dire un sac en grosse toile écrue, large de quatre-vingts centimètres, long de deux mètres à peu près, sac à farine ou à pommes de terre, qu'un homme en veste de velours, enfant de l'Auvergne ou de l'Aveyron, portait sur son dos le jour de la fête.

En voyant passer et repasser ce Savoyard sous nos fenêtres, une heure avant la rentrée des troupes qui revenaient d'Italie, nous ne laissons pas que d'être fort intrigués ; nous nous demandions par quelle suite d'idées cet homme avait été entraîné à porter un sac sur le boulevard Montmartre, à deux pas du boulevard des Italiens, entre les rues Richelieu et Drouot, c'est-à-dire au milieu d'une foule tellement compacte, que ceux qui avaient l'imprudence de se moucher ou de prendre une prise ne pouvaient plus replacer leurs bras et étaient obligés de les tenir en l'air.

Nous ne tardâmes pas à satisfaire notre curiosité. Après avoir bien regardé à droite et à gauche, ses yeux parurent s'arrêter avec satisfaction sur un de ces kiosques en bois peint dont l'administration des voitures publiques a orné les boulevards.

Pendant un instant, nous pensâmes que l'Auvergnat épelait l'enseigne portant ces mots :

SURVEILLANT N° 15

Il n'en était rien. Le gaillard nourrissait un plan qu'il ne tarda pas à exécuter. S'avançant à grand-peine vers le kiosque, il fixa son sac à un crampon placé à la corniche de la baraque ; puis, serrant fortement de ses poignets le fourreau de toile, il s'enleva et parvint, avec facilité, sur la toiture. Le sac était une échelle.

Examinant avec soin l'endroit où il serait placé le plus convenablement, il plia en quatre sa gaine bise, la posa sur le côté de la toiture donnant sur le boulevard, et vint s'asseoir commodément dessus ; le sac était un coussin.

A peine installé, il se mit en devoir de dévorer un énorme morceau de pain accompagné d'un cervelas, arrosant de temps à autre cette maigre pitance d'une goutte de vin tirée d'une gourde ; le tout avait été sorti de l'inévitable sac, qui était aussi un garde-manger.

Pendant cinq ou six voyous, voyant notre homme placé d'une si confortable façon, s'étaient mis en devoir de le rejoindre, et tous, plus ou moins adroitement, était parvenus à gagner la toiture.

Le surveillant n° 15, entendant sur sa tête un bruit inusité, s'empressa de sortir, et son étonnement fut extrême en voyant tant de monde sur le toit de sa maisonnette, où il a tant de peine à loger seul. Transporté d'une juste colère, il crie, hurle et menace d'aller chercher la garde ou son bâton et de monter lui-même à l'assaut.

Les plus craintifs se laissent glisser à terre, non sans risquer contusions et basses.

Trois envahisseurs persistent à demeurer. Le surveillant va chercher sa canne ; mais sa canne est trop courte, il ne peut les atteindre. Il veut appeler un sergent de ville ; mais se frayer un chemin à travers la foule est chose impossible.

Une idée sublime vient de germer dans sa tête. Ses yeux s'illuminent de joie : il rentre dans sa cahute et en sort une seconde après, un seau d'eau à la main, et se met à asperger d'importance les impertinents.

Deux d'entre eux, mouillés jusqu'aux os, s'empresent de descendre.

Un seul est resté : c'est l'Auvergnat. Calme comme le destin, il n'a pas reçu une goutte d'eau ; il s'est, au commencement des hostilités, enveloppé de son sac, qui lui a servi de paletot imperméable en caoutchouc.

Le surveillant n° 15 n'a plus de projectiles ; sa fureur augmente, il menace l'homme au sac, qui ne s'occupe plus de lui. Cependant, il se retourne, et, de l'air d'un homme qui veut payer l'hospitalité

qu'on lui donne par un bon conseil, il dit tranquillement au factionnaire :

— Tu ferais mieux de regarder passer la garde.

Et comme le soleil devient vif, il attache son immense taie de toile aux branches de deux arbres voisins de la cabane, et, seul à l'ombre au milieu de cent mille personnes qui grillent, il s'étend sous son sac, qui est devenu une tente.

De la maison Frascati et des maisons voisines, les cigares et les fleurs pleuvent sur nos braves troupiers, et des gamins, attachés à l'armée, sans doute, s'empresent de les ramasser et de les leur remettre ; plus d'un bouquet et plus d'un paquet de cigares viennent tomber sur le sac ou sur le toit du kiosque. L'Auvergnat prend un cigare dans un paquet et l'allume, puis une fleur dans un bouquet et la met à sa boutonnière. Comme la foule paraît murmurer en voyant ce larcin, il dit simplement :



Madame X. — As-tu demandé à ton mari où il est allé si tard hier soir ?
 Madame Z. — Oui, et j'ai tout lieu de croire qu'il m'a dit la vérité.
 Madame X. — Vraiment ?
 Madame Z. — Oui, il m'a dit qu'il ne le savait pas.

— Moi aussi, j'ai été soldat.
 Et il jette religieusement le reste en criant :
 — Vive la ligne !

La pluie vint, une pluie torrentielle, une pluie de jour de fête, — le ciel ne fait pas les choses à demi.

Dans le temple voisin chacun cherche un asile,

dirait Thémène pour allonger son récit. Mais nous, qui préférons la vérité à l'éloquence, nous nous voyons dans la nécessité de dire que personne ne bougeait. Les pékins voulaient prouver aux militaires qu'eux aussi étaient aguerris et que l'hydrothérapie ne les effrayait pas. Les gardes nationaux prenaient même certains airs... affectaient certaines attitudes qui n'appartiennent qu'aux gens habitués à supporter les plus rudes épreuves.

Faut-il dire que, pendant que la multitude ruisselait autour de lui, notre homme, sec comme un hareng, souriait au déluge, et que son sac était devenu un parapluie.

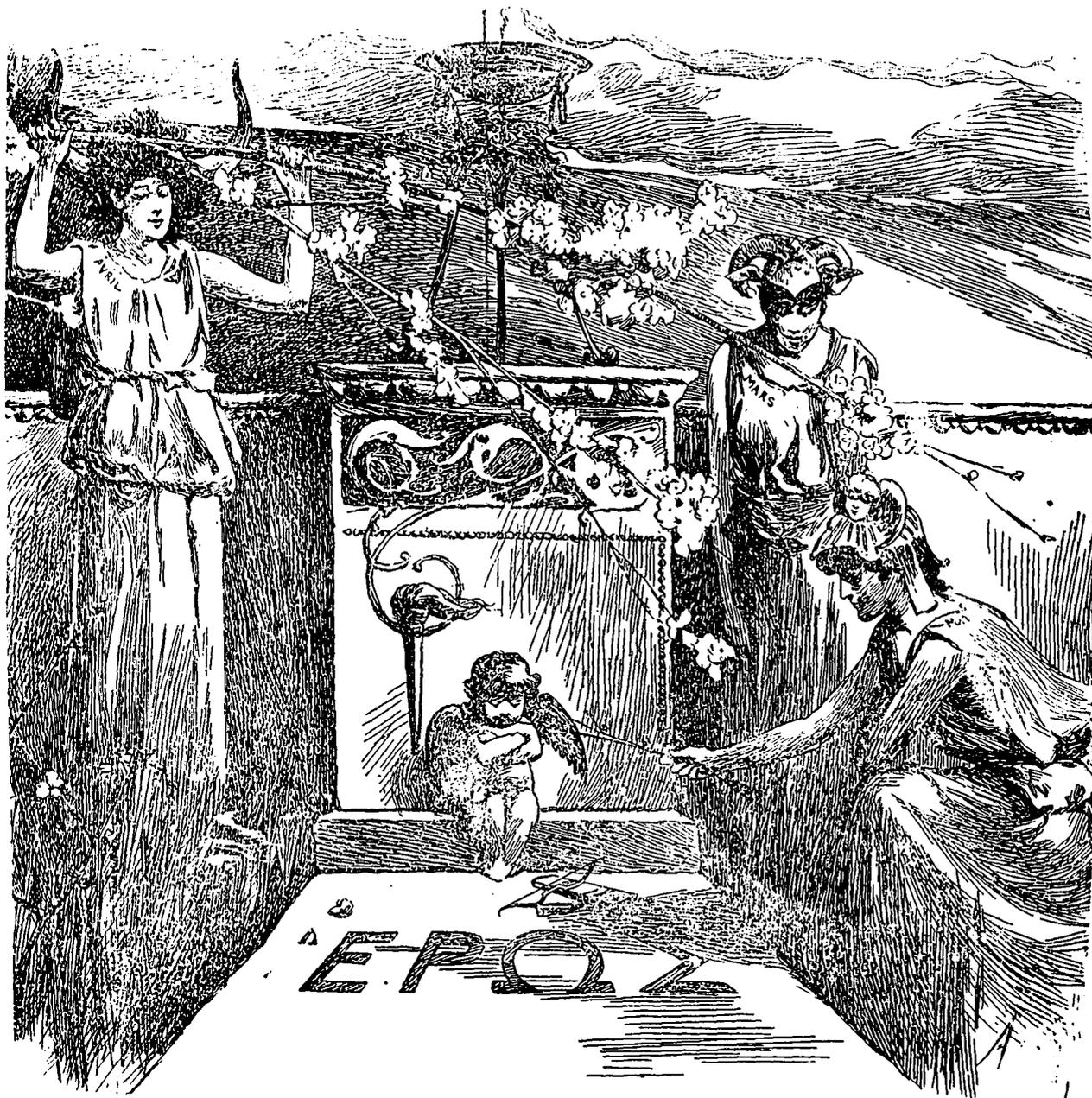
Cérémonie finie, chacun s'en fut dîner. Lorsque l'homme à la veste de velours se fut assuré qu'il ne lui restait plus à contempler le moindre troupier, il descendit de son toit comme il y était monté

NOS CHÉRIS



Gugusse. — Je croyais que tu la connaissais.
 Bilou. — Oui, autrefois ; mais son parrain lui a donné une robe neuve et deux paires d'étrémes. Tu comprends, sa richesse nous sépare maintenant.

LA SAISON DU DÉGEL



Le mois de mai. — Allons, petit feiteux, réveille-toi !

Le surveillant n° 15 l'attendait.

— Vous mériteriez bien d'avoir affaire à moi, dit ce dernier.

— Pourquoi ? demanda l'Auvergnat ; je n'ai fait de mal à personne. Je n'ai pas démoli la maison, je pense ? Si tu n'es pas content, tu n'as qu'à le dire, je te fiche dans mon sac la tête la première.

Le préposé aux voitures, brave homme au demeurant, se mit à rire et laissa passer son hôte forcé. Lorsque l'homme et le sac furent sous nos fenêtres, à portée de la voix, l'un de nous cria à l'Auvergnat :

— Hé ! l'homme... oui, vous, combien voulez-vous de votre sac ?

— Il n'est pas à vendre, répondit-il.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il m'est nécessaire. Aujourd'hui, je l'ai pris par habitude, je n'en avais pas besoin ; mais, ordinairement, il me sert à gagner ma vie.

— Quel métier faites-vous ?

— Je vends des peaux de lapins aux fabricants de chapeaux de soie.

Il salua et s'en fut. Au coin de la rue, un jeune chat dépaycé au milieu de tant de monde vint s'embarrasser dans ses jambes ; d'un tour de main, le pauvre matou fut au fond de ce sac qui, après avoir été tour à tour échelle, coussin, garde-manger, mackintosh, tente, parasol et parapluie, reprenait son véritable emploi. — C'était une carrossière.

JULES NORIAC.

La beauté des sentiments fait la beauté du style ; quand l'âme est élevée, les paroles tombent d'en haut.

UNE DROLE DE FAÇON DE RACONTER LES NOUVELLES

C'est en Angleterre que la scène se passe ; elle ne pourrait pas, du reste, se passer ailleurs.

De retour d'un assez long voyage en Amérique, un commerçant de Southampton, en débarquant sur le pont, aperçoit son domestique, auquel il adresse cette question :

— Eh bien, comment va-t-on ici ?

— Très mal, monsieur, votre pie est morte.

— Comment ! elle est morte ? Et qu'avait-elle eu, la pauvre Margot ?

— Elle a mangé trop de viande de cheval.

— Pourquoi diable aussi, mon garçon, lui avez-vous donné tant de viande de cheval ?

— Oh ! on ne la lui donnait pas, monsieur ; elle mangeait toute seule vos deux chevaux.

— Elle mangeait mes chevaux ! Mais alors ils sont morts ?

— Hélas ! monsieur, ils n'existent plus.

— Et de quoi sont-ils morts ?

— De fatigue, monsieur.

— Il ne fallait pas les faire travailler autant.

— Ah ! on y a été forcé, pour leur faire charrier de l'eau.

macaroni). — La dernière place où je suis allée, la dame se servait de cela pour aller allumer le gaz.

Le bonheur que l'on éprouve fuit devant celui que l'on cherche.

FINANCE FIN DE SIÈCLE



Agent de change. — Qu'est-ce que je risque après tout ! Ce n'est toujours que les \$200,000 de mes clients. Moi je n'ai rien.

Sa femme. — A ta place, je garderais ces \$200,000. Nous n'avons pas les moyens de nous exposer à les voir partir.

— Et pourquoi tant d'eau ?
— Pour éteindre le feu, monsieur.

— Il y a donc eu le feu dans la ville ?

— Oui, monsieur, votre maison a brûlé.

— Ma maison a brûlé !!!
Qu'est-ce que tu me chantes-là ? Voyons, comment est-ce que cela a pris ?

— Ce sont les cierges qui en sont la cause, monsieur.

— Quels cierges ?

— Ceux qu'on a mis autour du lit de madame votre mère.

— Alors ma mère est morte ?

— Elle n'a pu résister au chagrin que lui a causé la maladie de monsieur votre père.

— Mon père a été malade ! Ah ! le pauvre homme. Et comment va-t-il aujourd'hui ?

— Aujourd'hui ? Il est mort.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que de catastrophes !!! Mais enfin, comment lui est venue cette maladie ?

— C'est le chagrin de voir qu'il avait tout perdu par suite du naufrage de vos trois steamers, et qu'il était déclaré en faillite.

— Alors, je suis ruiné ?

— Ma foi ! monsieur, je n'aurais pas osé vous le dire, mais je crois que oui.

CHAQUE MAISON A SES COUTUMES

Une dame donne à sa nouvelle cuisinière du macaroni pour en faire un plat pour le dîner. Celle-ci reste toute hébétée et ne sait que dire.

La dame. — Est-ce que vous n'en avez jamais préparé ?

La cuisinière (regardant le macaroni). — La dernière place où je suis allée, la dame se servait de cela pour aller allumer le gaz.

IDYLLE



Un samedi, vers cinq heures de l'après-midi, Alphonse Mesnard sortit du ministère du Commerce, et quand ses pieds eurent effleuré le pavé, il battit un entrechat qui eut empêché Mérente de dormir.

Le même jour, à la même heure, Gabriel Rondeau franchit le seuil du Ministère de la Marine, et à peine arrivé sur le trottoir, il lança à pleine poitrine une gamme chromatique dont Villaret eût été jaloux.

Le soir, les deux jeunes gens se rencontrèrent sous les ombrages en zinc du bal Mabille.

—Gabriel, dit Mesnard, le ministre du commerce est un grand ministre !

—Alphonse, répartit Rondeau, le ministre de la marine est plus grand encore !

—Le mien dépasse Colbert et Turgot, tant vantés !

—Le mien distance Jean Bart et Suffren, de si grand renom !

—Sais-tu quelle mesure vient de prendre l'administrateur éminent sous les ordres de qui je travaille à raison de dix-huit cents livres par an ?

—Et toi, sais-tu la décision prise, aujourd'hui même, par le marin illustre qui m'emploie dans ses bureaux sur le pied de cent cinquante francs par mois ?

—Il m'accorde un congé de six semaines.

—Il consent à se priver de mes services durant trente jours.

—Tu n'as qu'un mois de liberté, et je dispose de six semaines... d'où je conclus que mon ministre est plus grand que le tien, d'un sixième.

—Erreur ! mon bonhomme, cela prouve que le gouvernement peut se passer plus facilement de tes lumières que des miennes. Voilà le fin mot.

—Et de quelle façon comptes-tu employer tes vacances ?

—Mon cher, je suis dans la même situation morale que cette jeune Amazilli de l'ernand Cortez, qui, tu t'en souviens, n'avait plus qu'un désir, ce qui, chez une jeune fille, ne laisse pas que d'être fort méritoire. Moi aussi je n'ai plus qu'un désir... c'est celui de fuir Paris et sa banlieue. Né rue Saintonge, au cœur du Marais, il y a tantôt vingt-six ans, je ne me rappelle pas avoir franchi les limites du département de la Seine. Le croiras-tu ? Je ne connais le mouton qu'à l'état

de gigot et de côtelettes. Je sais que c'est un quadrupède qui a de la laine sur le dos, mais je ne le sais que par oui-dire. C'est honteux à confesser, mais cela est ainsi. J'ai donc une indigestion de politique, de littérature, de civilisation, de théâtre, de journaux et de ministère surtout. *O rus, quando te aspiciam !* Ce que je me permettrai de traduire de la sorte : Quand boirai-je du lait non sophistiqué, à l'ombre d'un vieil arbre moussu, qui ne sera pas sorti de l'atelier de MM. Lavastre et Chéret ?

—Touche là, dit Rondeau, nous sommes à deux de ce jeu. Moi aussi j'ai faim de verdure, de grand air et de chaud soleil. Si tu es né rue Saintonge, j'ai entrevu le jour rue Grenétat, voie obscure comme un tunnel. Mes voyages de long cours se bornent à Meudon, à Vincennes, à Ville-d'Avray et à Saint-Cloud. Une fois, j'ai poussé jusqu'à Versailles ; ma famille m'accompagna à la gare et nos adieux furent déchirants. Mais aujourd'hui ce n'est plus de cela qu'il s'agit, sur ma foi ! J'ai un congé, tu as un congé ; prenons notre vol, et bénissons les ministres qui nous ont fait ces loisirs.

—Où irons-nous ? L'Italie est bien loin.

—J'ai notre affaire. Un ami m'a convié à l'aller voir, tu viendras à la Mésagerie avec moi.

—Mais je ne le connais pas, ton ami.

—Je te présenterai et vous ferez connaissance.

—Cela suffira-t-il ?

—Parbleu ! avant qu'on ne nous eût présentés l'un à l'autre, je ne le connaissais pas plus que que tu ne le connais à cette heure.

—C'est juste. Où demeure-t-il ?

—Dans le Poitou. Comprends-tu ton bonheur, ô Alphonse ! tu verras des paysages qui ne tourneront pas sur eux-mêmes comme au Diorama ; nous nous roulerons sur la mousse et dans les foins. O fortune ! Je contemplerai des baliveaux, moi qui n'ai vu jusqu'à ce jour que des ormeaux taillés en échelas.

—Partons demain, s'écria Mesnard, enthousiasmé par ce tableau champêtre.

—C'est convenu, dit Rondeau. Demain donc, à sept heures, à la gare d'Orléans, et puissions-nous voyager en compagnie de jeunes filles charmantes, ainsi que voyagent tous les héros de roman, dans les feuilletons contemporains !

—Dis donc, Alphonse, je te prévient que je me réserve la brune.

—Comme ça se trouve, Gabriel ; je n'aime que les blondes !

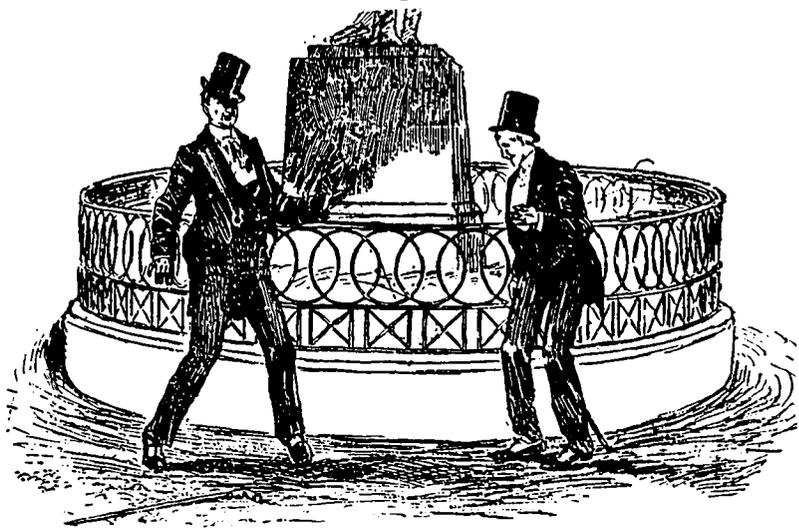
Vaine illusion ! on fit route avec un commis-voyageur, un séminariste, un officier de l'armée d'Afrique et l'inspecteur d'une compagnie d'assurances. Quant aux jeunes filles charmantes, il n'y en avait pas l'ombre : la plus belle moitié du genre humain n'était représentée que par une vénérable sœur grise, enterrée sous les plis sévères de son béguin.

Après un court séjour à la ville, les deux amis songèrent à partir pour la Mésagerie.

Entre Alphonse et Gabriel il avait été convenu ce qui suit :

1^o On se mettrait en route le lendemain, à cinq heures précises du matin.

IN VINO VERITAS



(Trois heures du matin)

Gorgouppente.—Hello, toi ici ! Voilà une heure que je suis cette clôture. Fameuse propriété ! Immense ! Ne paraît pas avoir de fin !
Jambedeplomb.—Imbécile ! Tu ne vois pas que ces misérables nous ont renfermés !

2^o Le premier éveillé, réveillait l'autre.

Le soir, en se séparant, Rondeau avait dit à Mesnard :

—Rappelle-toi que je me confie à ta ponctualité accoutumée.

Et Mesnard avait répondu à Rondeau :

—N'oublie pas que je me repose sur ta diligence bien connue.

C'est pourquoi, le lendemain, on ne partit pas.

La diligence bien connue de l'un avait ronflé jusqu'à onze heures ; quant à la ponctualité accoutumée de l'autre, elle s'était réveillée un peu avant midi.

Instruits par l'expérience, ils prirent la sage résolution de confier aux valets de l'Hôtel des Postes le soin de les tirer du lit à cette heure indue où l'aurore se montre et où les chiffonniers se cachent.

Grâce à cette précaution, le départ s'exécuta au jour dit et à la minute indiquée.

* * *

C'était par une belle matinée de septembre l'atmosphère était pleine de senteurs embaumées ; mille petits oiseaux, tout scintillants des perles de la rosée, voletaient de branche en branche, avec de vifs gazouillements et de joyeux battements d'ailes ; et le soleil, qui se levait dans un ciel de pourpre et d'or, semblait une topaze merveilleuse détachée de l'écrin du bon Dieu.

—Ça embaume ici ! dit Mesnard, de qui les narines se dilatèrent avec volupté.

—Le fait est que pour deux malheureux nez condamnés à respirer toute l'année la poussière parisienne, cette bonne odeur matinale vaut mieux que tous les parfums de l'Arabie.

—Et ces prairies, comme c'est d'un beau vert ! quelles nuances riches ! quel interminable collier d'émeraudes ! Comme c'est doux à contempler, lorsque surtout on est réduit, comme nous, en fait de verdure, à la redingote olive du premier commis et au rond de cuir du sous-chef ?

—Malheureux ! que parles-tu de sous-chef et de premier commis ! interrompt Rondeau ; je ne suis plus bureaucrate ; je suis berger... et je réponds au joli nom de Némorin. Je donnerais l'agneau le plus gras et le plus blanc de mon troupeau futur pour entendre exécuter un air de galoubet, de pipeaux ou de musette ; il me semble que tout autre bruit serait déplacé au milieu de ces belles campagnes. Ah ! ciel !

—Qu'as-tu ?

—En croirai-je mes yeux ?

—On doit toujours croire ses yeux. Mais qu'est-ce qui te prend ?

—Un troupeau de moutons... de vrais moutons s'avance de notre côté. Pourquoi, au lieu de brouter l'herbe tendre des prés, cheminot-ils, ainsi que nous, dans la poussière de la route ? Interrogeons le berger.

Ayant hâté le pas, ils abordèrent un individu de méchante mine qui ne portait point de houlette ; en revanche, sa main gauche était armée d'un redoutable gourdin.

A LA CHAÎNE.



Elise.—Je sais bien qu'il est pauvre ; mais je l'aime. N'avez-vous pas assez d'argent pour nous deux ?

Le papa.—Eh ! bien, s'il le faut, il le faut, je suppose. Mais je vais le forcer à passer ses soirées en bonne compagnie. Tout l'argent que je me propose de vous donner, il faudra qu'il me le gagne au poker.

UNE QUESTION RÉGLÉE



Madame Trompin. — Qu'est-ce que c'est donc que l'affaire de la Baie des Chaleurs dont ils parlent tant ?

Madame Rainette. — Ça doit être l'abbé qui vient de prêcher la retraite. J'ai lu dans les journaux qu'il parlait avec une grande chaleur.

— Pasteur Corydon, dit Gabriel, reposons-nous un moment en ces lieux enchantés. Tandis que nous nous abriterons à l'ombre de ce vieux hêtre, *sub tegmine fugi*, tes agneaux rongeront le thym et le citye en fleurs ; puis ils se désaltéreront dans le courant d'une onde pure.

Le pasteur Corydon fixa sur son interlocuteur un regard louche et décrivit avec sa massue un moulinet menaçant.

— De quoi ? de quoi ? des navets ! fit-il ; j'ai pas le temps de jaspiner bigorne ; on m'attend à l'abattoir, moi et ma société. Je ne suis point Corydon ; je suis boucher. Bien des choses de ma part à vos épouses... Ah ! ces *maffles* ! murmura-t-il en s'éloignant et en leur faisant un pied de nez.

Les deux jeunes gens marchèrent quelque temps en silence ; tout à coup, et d'un commun accord, ils s'arrêtèrent, prêtant l'oreille.

— Une fauvette ! dit Mesnard à voix basse.

— Non ; c'est un rossignol. Que de légèreté dans ses roulades ! que de grâce dans ses trilles !

— Quels accents mélodieux !

— Dois-je te l'avouer ? je n'ai jamais vu de rossignol !

— Moi, j'en ai vu un, au cabinet d'histoire naturelle... il était empaillé.

— C'est drôle, observa Gabriel, je jurerais avoir déjà entendu quelque part l'air que gazouille notre rossignol.

Et pareil à madame Albert, quand elle déclamaient la *Folle*, d'Albert Grisar, il se prit à chanter entre ses dents :

— *Tra, la, la, la, la, — tra, la, la, la, quel est donc cet air ?*

— Eh ! parbleu ! je le reconnais à présent ! s'écria Alphonse : c'est le *Collier d'Amanda*.

— Tu as, ma foi, raison ; c'est quelque oiseau envolé d'un café-concert. Il paraît démontré qu'avec beaucoup de patience et de serinette on enseigne à certains volatiles la première cavatine venue.

— C'est égal, je serais curieux de connaître ce rossignol fantaisiste. D'où viennent les sons, Gabriel ?

— De cette haie de sorbiers.

Mesnard ramassa un caillou et le lança de toutes ses forces dans la direction indiquée.

Un cri retentit derrière le buisson. Les deux touristes demeurèrent stupéfaits.

— Sacrebleu ! fit une voix furieuse, vous avez manqué me fendre le crâne.

En même temps, un petit vieillard sec et vert apparut. De sa main droite il se frottait la tête, et de la gauche il tenait un basson, accroché par un galon noir à un des boutons de son habit.

— Messieurs, dit le petit vieillard, oserai-je vous demander pourquoi vous me lapidez de la sorte ? Quel est mon crime ? Il se peut que vous

détestiez le basson... mais je l'aime, moi ! Et je vous ferai observer que la campagne est à tout le monde. Je suis donc parfaitement dans mon droit, lorsque je me plais à faire résonner les échos d'alentour des sons harmonieux de mon instrument favori.

— Ah ! monsieur, que d'excuses ! répondit Gabriel ; mon ami vous prenait pour une fauvette et moi pour un rossignol.

Ils s'éloignèrent en hâte, tandis que l'artiste, qui n'avait jamais été à pareille fête, leur criait de sa voix la plus douce :

— Eberlé, professeur de basson, et *fagotto primo* à l'orchestre du théâtre, pour vous servir, si j'en étais capable.

Après une heure de marche, ils avisèrent un cabaret, où ils entrèrent pour se rafraîchir.

— Que servirai-je à ces messieurs ? demanda l'hôtesse avec une aimable révérence.

— Du lait, des châtaignes et du pain bis.

— Ces messieurs ne préféreraient pas une omelette aux truffes, une entrecôte béarnaise et une bouteille de Saint-Emilion ? En attendant, voici le *Figaro*, pour prendre patience.

— Sommes-nous au café Riche, à Paris ? ou sommes-nous au fond du Poitou, demanda Mesnard.

— Est-ce que la campagne serait une chimère ? répliqua Rondeau.

Deux paysans vêtus de bure, chaussés de sabots et coiffés de bonnets de coton, pénétrèrent dans l'établissement et prirent place non loin d'eux, devant une bouteille de vieux vin cacheté.

— Enfin ! dit Gabriel, voici deux enfants de la nature. Nous allons savoir si les pommes de terre sont malades, si la récolte des grains a été copieuse et si le vin sera bon cette année.

— A votre santé, père Bourdier ?

— A la vôtre, père Caury !

— Avez-vous toujours vos Suez ?

— Je les ai vendus pour prendre des parts de fondateur dans le Panama.

— Moi, j'ai fait un bon coup sur le Foncier.

— Êtes-vous pour le scrutin de liste ?

— Non, je tiens pour le scrutin d'arrondissement.

— Vous savez qu'on a supprimé les tambours ?

— Ne m'en parlez pas ; c'est plus qu'une faute... c'est une bêtise.

— Propos, quand revient votre fils ?

— Incessamment ; il passe sa thèse d'avocat dans cinq jours.

— Vous êtes bien heureux, vous ! le mien ne sera reçu docteur que l'an prochain.

— Fuyons ! dit Gabriel ; nous avons affaire à deux bourgeois de la place Royale, déguisés en paysans.

— Madame, donnez-nous la carte payante !

— Messieurs, voici l'addition demandée.

Nos deux amis n'allèrent pas plus loin. Pour eux qui s'étaient formé une toute autre idée de la campagne, la réalité leur fut une triste révélation. Aussi s'empresèrent-ils de revenir au plus tôt vers la capitale.

JUGE PHILANTROPE

Le juge. — Prévenu, quel est votre état ?

L'accusé. — Un peu fiévreux, Votre Honneur ; j'ai pas fermé l'œil de la nuit ; c'est égal, je vous remercie pas moins !

POURNA

(LÉGENDE HINDOUE)

C'était l'heure où le mont sous l'œil d'or du soleil
Sort du brouillard léger dont la nuit l'enveloppe,
Un Chasseur s'en allait surprendre à son réveil
Sous les bois muets l'agile antilope.

Il marchait, seul. Or, comme il traversait un champ,
Il aperçut Pourna, l'homme à face rasée :
Et, voulant immoler ce *cravana* méchant,
Il ajusta son arc humide de rosée.

Mais Pourna, rejetant son manteau, se tourna
Vers lui : « Va ne crains pas, dit-il, que je t'échappe.
« Homme dont le visage est bon, tu vois Pourna :
« Et je viens pour subir la grande épreuve. Frappe ! »

Il reprit : « L'oiseau meurt, lui, le roi du ciel clair,
« Le tigre meurt aussi malgré ses honds superbes,
« Et l'homme, sous la lance et la flèche de fer,
« Tombe au fort des combats comme l'épi des gerbes.

« L'innocent poisson meurt dès qu'il a happé
« L'hameçon tentateur tremblant sous l'eau profonde :
« Et moi je vais mourir ; que ton coup frappe
« Efface les forfaits qui me rendent immonde ! »

Il se tut. Mais tendant la main au Mémorant,
Le Chasseur reconnut cette raison si rare,
Et Pourna dans la suite, enseignant et priant,
Fit un noble *arhat* du Chasseur barbare.

MARC LÉGRAND.

PRÉCAUTIONS CONTRE LES VOLS A LA BANQUE D'ANGLETERRE

Les portes de la fameuse banque d'Angleterre tournent sur leurs gonds avec tant de facilité, qu'il suffit à un des commis de la banque de presser un bouton en dessous de son pupitre pour faire fermer à l'instant même toutes les portes qui communiquent au dehors, et il est impossible de les rouvrir de nouveau sans recourir à un procédé spécial. Ceci est fait pour empêcher les chevaliers d'industrie de la grande métropole et autres filous de voler la banque.

Le soir, les départements que renferme cette institution, sont inondés à une hauteur de plusieurs pieds, au moyen d'un mécanisme des plus ingénieux. Dans bon nombre de banques, à Londres, les départements sont mis en communication avec les chambres à coucher des gérants, et il est impossible de pénétrer dans aucun de ces établissements sans faire partir une alarme, qui se trouve posée près de leur tête.

Si un employé infidèle, soit le jour, soit la nuit, déplaçait seulement un souverain sur une pile de 1,000, toute la pile disparaîtrait et serait remplacée par une mare d'eau, et tout le personnel de la banque en serait en même temps prévenu.

UN DÉSAPOINTEMENT



(Fin de lune de miel)

Lui. — J'ai eu un désappointement d'argent, hier. Avance moi donc une vingtaine de mille piastres !

Elle. — Mais je n'ai pas d'argent !

Lui. — Comment ! Avant notre mariage, tu m'as avoué que tu valais un million.

Elle. — Oui, quand papa t'a dit que je valais mon pesant d'or. Or, mes 142 lbs se montent à peu près à cela.

FEUILLETON DU SAMEDI

Les Intrigues d'Une Orpheline

(Suite.)

XXI

—Ciel! quelle charmante enfant, s'écria mademoiselle Souville.

—Angélique! murmura l'autre femme.

—Ravissante! dit le monsieur.

—En vérité, mesdames, cria le régisseur, nous n'en finissons pas aujourd'hui. Oh! Oh! ajouta-t-il en apercevant Béatrice.

—Oh! oh! répéta une voix près d'eux, avec un accent d'étonnement et d'indignation.

Celui qui parlait ainsi n'était autre que M. Papino qui se mit à courir après sa fille. Celle-ci fut assez agile pour lui échapper, et, après plusieurs tours et détours, vint se réfugier au milieu des messieurs et des dames, qui s'étaient montrés bons pour elle. Papino l'y poursuivit.

—N'allez-vous pas finir, monsieur Papino? cria le régisseur. Il est incroyable que vous vous permettiez de venir ainsi sur la scène. Emmenez vos vermines avec vous.

M. Papino se sentit rappelé au sentiment de sa dignité. Il toisa M. Daubrée des pieds à la tête et dit :

—Excusez moi, mais ce n'est pas là le langage de...

—Ta, ta, ta! cria M. Daubrée; je vous dis...

—Mais, dit un nouveau personnage, en apparaissant soudainement sur la scène, notre belle princesse aux cheveux d'or qui doit paraître à l'ouverture de la pantomime, est tombée malade, et il lui est impossible de jouer. M. Papino pense que sa fille pourra jouer le rôle, et il faut nous en assurer tout de suite. C'est une affaire sérieuse, vous savez.

C'était l'auteur qui parlait, et il trahissait une anxiété bien naturelle pour le succès de ses efforts. Cette anxiété était également ressentie par le directeur du théâtre, qui avait dépensé des sommes considérables pour que la féerie fût l'une des plus splendides qu'on eût jamais vues.

—La princesse aux cheveux d'or! s'écria mademoiselle Souville; et mais, mon cher monsieur, voici, pour ce rôle, le plus charmant personnage qu'on puisse imaginer.

Et elle désigna Béatrice.

—La belle Béatrice! s'écria Rose, en battant des mains.

—Béatrice! exclama M. Papino en plaçant une main sur ses yeux et l'autre sur son cœur, comme s'il eût éprouvé un sentiment de désespoir.

—La belle Béatrice! dirent à la fois le régisseur et l'auteur.

—Une charmante enfant, en effet, murmura ce dernier en examinant attentivement Béatrice.

—Juste ce qu'il nous faut, s'écria le régisseur.

L'auteur n'attendit pas davantage. Il prit Béatrice par la main et l'emmena en triomphe.

M. Papino le suivit, tantôt faisant un geste de menace à sa fille, et tantôt faisant mine de s'arracher les cheveux.

Rose marchait la tête baissée, et ayant l'air de trembler, mais étant intérieurement très contente; car elle croyait avoir fait le bonheur de son amie.

Lorsqu'elle pénétra dans ce qu'on appelait la salle de danse, Béatrice fut accueillie par des exclamations d'admiration.

M. Papino résista de toutes ses forces aux sollicitations de l'auteur, du régisseur et même du directeur. Il opposa l'engagement qui le liait à Rachel, aux termes duquel il était tenu de ne pas laisser Béatrice paraître en public avant un temps qui avait été déterminé. Mais il n'était pas de force à résister aux obsessions dont il était accablé, et il finit par céder.

Après une assez longue discussion, il fut décidé que Béatrice remplirait, dans la féerie, le rôle de princesse aux cheveux d'or. Le directeur, enthousiasmé, promit de faire de nouveaux frais pour que rien ne manquât au succès, et l'auteur voulut donner plus de développement aux paroles que devait prononcer Béatrice.

Devant tout ce colloque, Béatrice avait gardé le silence. Elle se soumettait à son sort non avec enthousiasme, mais avec patience et résignation.

Toutes les jeunes filles, qui étaient en général plus âgées qu'elle, furent frappées de son air de supériorité. Elle leur faisait l'effet d'un être différent d'elles-mêmes qu'elles contemplaient et admiraient, mais qu'elle ne devaient pas toucher.

L'auteur de la pièce, après s'être entretenu avec elle, eut la même impression, et ce ne fut pas sans étonnement qu'il se surprit lui donnant ses instructions avec toute la déférence dont il aurait usé envers une jeune comtesse.

Un moment, il rit de ce qu'il considérait comme une folie de sa part, mais il fut bien forcé de s'avouer qu'elle était d'une autre nature que les autres, rien qu'en voyant la façon dont elle le remerciait de ses attentions.

A dater de ce moment, il ne cessa de songer à Béatrice.

—Il y a bien sûr un mystère là-dessous, se dit-il. Cette enfant est évidemment bien née, et il semble qu'elle s'efforce de cacher ce qui se trahit malgré elle. Elle doit souffrir horriblement de sa situation. Je parierais que quelque drôle l'a fait disparaître de sa sphère pour s'emparer de sa fortune. C'est une énigme dont j'aurai la solution.

Pour abrégé, nous dirons que M. Papino, après bien des luttes avec sa conscience, se mit enfin courageusement à l'œuvre, pour préparer Béatrice à faire ses débuts. Au bout de peu de temps, il y mit d'autant plus d'ardeur que Béatrice comprenait ses leçons avec une intelligence merveilleuse, et qu'elle les mettait en œuvre avec une grâce que l'art seul aurait été impuissant à communiquer.

Enfin, le moment de la première représentation arriva, et il fut décidé qu'un soir, qui était juste la veille de Noël, il y aurait une grande répétition à laquelle assisteraient seulement certaines personnes qu'on inviterait spécialement.

Béatrice savait parfaitement son rôle, et l'on s'attendait à ce que son apparition produirait une grande sensation.

C'est ce qui eut lieu.

Sa robe se composait d'un tissu d'argent bleu clair, et qui était couvert d'imitations de diamants qui brillaient de milliers de feux. Ses beaux cheveux d'or étaient relevés sur ses tempes, passaient sous une couronne d'argent, et puis tombaient comme un manteau sur ses épaules. Dans sa main elle tenait un bouquet de fleurs qu'elle semblait avoir cueillies à l'instant.

Les invités arrivèrent,—on joua l'ouverture, le rideau se leva, et la pièce commença. Deux ou trois scènes passèrent. Le prince Charmant apparut poursuivi par les démons des cavernes sulfureuses. Ceux-ci voulaient lui faire perdre son chemin au milieu d'un

orage. Mais le prince avait une amie dans la bonne fée Perle qui, par un coup de sa baguette magique, lui fraya une route, à travers les marais, par laquelle il parvint sur le territoire du roi des Iles du Corail. Après qu'il eut atteint un lieu charmant, comme les ombres de la nuit approchaient, il s'aperçut qu'il était fatigué, étendit les bras, et puis se coucha et s'endormit aux sons d'une douce musique.

L'obscurité se fit sur la scène.

Non loin du banc de fleurs sur lequel le prince était supposé reposer, il y avait une jolie petite pièce d'eau.

Du sein de cette pièce d'eau s'élevèrent lentement une série de branches de corail, s'étendant dans toutes les directions, jusqu'au sommet du théâtre. Puis, tandis que la musique jouait lentement, le centre s'ouvrit graduellement, et l'on vit apparaître, enveloppée dans un flot de lumière électrique, notre héroïne, la belle Béatrice.

Elle était immobile, le visage tourné vers la salle.

D'une voix argentine et singulièrement distincte, elle dit, en montrant ses fleurs :

—Pour toi.

A ce moment, un cri perçant partit d'une loge voisine de l'avant-scène, et il parut qu'un accident venait d'y arriver.

XXII

LE COUP DE THEATRE

Le duc de Flumenville avait une loge louée à l'année au théâtre où se jouait la féerie dans laquelle devait paraître Béatrice. Il n'est donc pas étonnant que le directeur l'eût mis au nombre des personnes privilégiées qu'il avait invitées à la répétition générale.

Le duc lut la lettre que le directeur lui avait adressée, et regarda le billet. Il allait le jeter sur la table, avec une expression de désappointement, quand ses yeux s'arrêtèrent sur la ligne suivante :

La princesse aux cheveux d'or, par la belle Béatrice.

Une étrange vibration lui passa par le corps, mais il s'écria :

—Allons donc! et jeta le billet.

Il se renversa dans son fauteuil, et tomba dans une rêverie. Son front était contracté, et il avait les lèvres serrées.

Soudain, il reprit le billet et relut la ligne qui avait attiré son attention. Il vit au-dessous une seconde ligne, qu'il lut aussi avec intérêt, et qui était ainsi conçue.

Ses premiers débuts au théâtre.

Dix fois il lut et relut ces deux lignes, et puis il remit le billet sur la table.

—Une absurdité, murmura-t-il. La seule chose remarquable dans cette coïncidence, c'est que les deux Béatrices soient blondes, qu'elles aient des cheveux d'or.

Il réfléchit de nouveau. Il prit la lettre dont le directeur avait accompagné l'envoi du billet, et le relut. Et puis il examina encore le billet.

Cette ligne : *La princesse aux cheveux d'or, la belle Béatrice*, semblait avoir une fascination à laquelle ses yeux ne pouvaient résister.

—Il y avait un enfant volé, murmura-t-il, la sœur jumelle, ai-je entendu dire, de la pauvre petite Béatrice de Romilly. Il est étrange qu'on n'ait jamais entendu parler d'elle. Il est étrange que le baron ne l'ait pas nommée dans son testament. Elle serait propriétaire de la Tour-Blanche, si elle revenait, et si elle pouvait prouver son identité. Ce serait drôle... très-drôle. Il court des bruits assez désagréables parmi les fermiers de la propriété. L'on se permet des allusions qui

ne sont rien moins que flatteuses. J'avoue que je voudrais pour beaucoup n'avoir rien à voir dans cette maudite affaire. Je ne sais comment cela finira. Dans tous les cas, si j'ai à souffrir, ce ne sera pas impunément. On me payera le principal et les intérêts; j'y suis bien décidé.

Ses regards se portèrent sur le billet.

—Belle Béatrice, murmura-t-il; son premier début au théâtre. Par Jupiter! j'irai. Oui, ajouta-t-il en baissant la voix, et elle m'accompagnera. Oui, oui... l'a! c'est une bonne idée.

Il plia le billet soigneusement, et le plaça dans un pupitre qu'il ferma à clef. Il sonna ensuite vivement.

Aussitôt arriva le jeune homme à la figure jaune qui avait introduit le docteur Vargat, le jour où il avait renouvelé connaissance avec Hélène, dans la pièce voisine de la galerie de tableaux.

Il glissa dans l'appartement sans bruit, et s'arrêta à quelques pas du duc.

Celui-ci qui connaissait la singularité de ses mouvements, dressa la tête, et, le regardant d'une certaine façon, lui dit :

—Sylvain, pourriez-vous me dire si M. Rivolat est à Paris, en ce moment?

—Il y est, oui, monsieur le duc.

—Vous en êtes sûr?

—Parfaitement sûr, monsieur le duc. Des affaires d'intérêt privé le retiendront à Paris encore huit jours au moins, après quoi il se rendra en Bretagne où il séjournera quelque temps.

Le duc grinça des dents, mais sans manifester d'autre émotion.

—Nous aussi nous irons à la campagne, murmura-t-il.

Puis il étendit la main vers Sylvain, et dit :

—Vous pouvez vous retirer.

Sylvain hésita, comme s'il eût eu sur l'esprit quelque chose qu'il aurait voulu communiquer au duc, mais apparemment que l'air de son maître le retint, et il quitta l'appartement de la même façon qu'il était entré.

Après quelques minutes de réflexion, le duc se leva et se dirigea vers l'appartement d'Hélène.

Valentin, le page de la duchesse, en le voyant approcher, comme s'il eût obéi à un ordre reçu d'avance, courut vite dans le boudoir de sa maîtresse, où celle-ci était assise, lisant une lettre, et il la prévint de l'arrivée du duc.

Hélène cacha vivement sa lettre, et quand son mari entra, elle avait les joues un peu animées. Mais cette animation se dissipa graduellement, et avant que le duc eût fait connaître l'objet de sa visite, elle avait repris son teint habituel.

Le duc lui parla avec moins de contrainte qu'il n'en montrait depuis quelque temps, et elle fut surprise de le voir la plaisanter sur la réclusion volontaire à laquelle elle se condamnait.

Après quelques paroles indifférentes, il lui exprima son désir qu'elle l'accompagnât au théâtre, pour assister à la répétition générale d'une féerie qui, disait-on, devait surpasser en prodiges tout ce qu'on avait fait jusqu'à ce jour.

La duchesse fut surprise. Avec cette intuition particulière aux femmes, elle se demanda quel pouvait être le motif de cette proposition. Elle ne doutait pas que le duc n'eût un but; mais quel était ce but? Voilà ce qu'elle ne pouvait imaginer.

Elle avait bien entendu parler déjà de la jeune actrice à laquelle il était fait allusion; mais elle n'avait rien vu là qui pût éveiller ses soupçons. Enfin, elle accepta la proposition, avec un air de franchise parfaitement simulé.

—J'ai peur que cela ne vous ennuie, dit le duc, qui ne put réprimer un sourire de satisfaction.

—Dans votre compagnie, duc, impossible! répliqua-t-elle d'un ton hardie.

—Vous me flattez, madame, répondit-il en la regardant fixement, à travers ses paupières à demi fermées. Je n'espérais pas vous voir accepter avec tant de grâce.

—Vos désirs sont pour moi des ordres, dit-elle avec un léger ricanement.

Le duc lui prit la main, la porta à ses lèvres et imprima sur ses doigts le plus glacial des baisers. La duchesse sentit un frisson lui courir dans les veines, et elle détourna la tête.

Il laissa retomber sa main, indiqua brièvement le jour où devait avoir lieu la répétition générale, et l'heure à laquelle la voiture serait prête. Ensuite il prit congé d'elle.

Quand il fut parti, elle s'assit, pressa ses mains contre ses tempes, et se plongea dans les réflexions les plus profondes et les plus cuisantes. Elle voulait savoir quel était le but du duc en lui faisant une proposition qui, dans des circonstances ordinaires, aurait été la chose la plus naturelle du monde, mais qui, dans la situation où ils étaient réciproquement, était plus que singulière.

Elle se mit la tête à l'envers, et fut forcée d'y renoncer. Elle résolut de se préparer à quoi que ce fût qui arrivât, et s'il survenait des difficultés, à les combattre avec tous les moyens qu'elle aurait à sa disposition.

Elle tira la lettre qu'elle avait cachée à l'approche du duc, et se remit à la lire. Cette lettre était de Vargat, qui lui donnait quelque renseignement sur Rachel, dont il assurait avoir trouvé les traces. Elle contenait, en outre, des demandes d'argent, et aussi celle d'une entrevue,—le tout accompagné d'insinuations et de suggestions qui la remplissaient de crainte et d'horreur.

Elle commençait à sentir qu'elle avait payé et qu'elle continuait à payer infiniment plus cher qu'elle ne valait la couronne qui ceignait son front.

Malgré tout, elle répondit à la lettre, mais brièvement, d'une façon sèche, impérieuse, comme si elle n'eût fait aucun cas de la haine de Vargat, et eût méprisé son inimitié.

Cela ne l'empêcha pas de joindre à sa lettre la somme qu'il avait demandé, et elle ne refusa pas positivement l'entrevue qu'il sollicitait. Elle se contenta de dire qu'il était impossible en ce moment de lui assigner un rendez-vous, pour apprendre ce qu'elle n'osait confier au papier, mais qu'aussitôt qu'elle en trouverait l'occasion, elle s'empresserait de l'en informer.

Quand elle eut fini et mis l'adresse, elle sonna son page Valentin, lui remit la lettre, en lui ordonnant de la porter à la poste la plus proche, et de revenir après l'avoir mise dans la boîte.

Quand Valentin arriva à la poste, il lui fut impossible de trouver la lettre, quoiqu'il se rappelât parfaitement l'avoir serrée dans la poche de côté de son paletot.

Il tourna et retourna toutes ses poches, et fouilla jusque dans la doublure de ses vêtements, mais en vain. Il se souvint soudainement que, en quittant les appartements de la duchesse, il avait rencontré Sylvain, le valet de chambre du duc, et que, un moment, ils avaient lutté en jouant tous les deux, mais ce n'avait été qu'un moment.

Il retourna à la maison et se mit à la recherche de Sylvain.

Il le trouva dans sa petite chambre, assis à une table, et écrivant. Sylvain leva la tête, mais se remit aussitôt à sa besogne.

—Sylvain, murmura Valentin, j'ai perdu une lettre que la duchesse m'avait confiée.

—En vérité? s'écria Sylvain avec calme.

—Oui, répliqua l'enfant. Ne serait-elle pas tombée de ma poche quand tu m'as fait pirouetter, au moment où je passais près de toi?

—Je n'en sais rien, répondit Sylvain avec indifférence; j'ai ramassé une lettre dans le corridor tout à l'heure, est-ce toi qui l'avais perdue?

—Oui, s'écria Valentin avec vivacité. Où est-elle?

—Là, sur la table.

Il indiqua un billet qui était au milieu de quelques papiers.

Valentin le saisit, et l'examina en ouvrant de grands yeux.

—Est-ce celle que la duchesse t'a remise? demanda Sylvain en le regardant fixement.

—J'en suis sûr, répondit Valentin; voilà les initiales dans le coin de l'enveloppe.

—Il suffit, dit Sylvain en souriant d'une façon singulière. Va la mettre à la poste, et sois plus soigneux une autre fois.

—Je profiterai de la leçon. Merci, Sylvain, je te suis bien obligé.

Valentin porta sa lettre et revint dire à la duchesse qu'il avait fait sa commission. Il ne souffla pas mot de l'incident qui avait eu lieu, et Hélène, l'air parfaitement tranquille, sonna sa femme de chambre.

Elle sortit ensuite, fit quelques visites et se rendit chez un libraire en renom pour examiner les livres nouvellement publiés et voir s'il y en avait quelques-uns de nature à exciter sa curiosité.

Tandis qu'elle était en train d'examiner quelques brochures que le libraire lui avait apportées, Ernest Rivolat,—comme par hasard,—entra dans le magasin, et, naturellement, la salua et une conversation s'engagea entre eux.

Il offrit à la duchesse de l'aider dans le choix de sa collection, et s'arrangea de manière, en lui recommandant particulièrement la lecture d'un livre, à glisser un billet entre les pages.

Il venait de lui remettre ce livre, quand, à leur surprise, le duc de Flamanville entra et s'avança vers eux.

Hélène jeta sur lui un coup d'œil. Elle s'imaginait qu'il y avait une expression extraordinaire sur ses traits, tandis que ses regards se portaient sur Rivolat. Néanmoins, il y avait sur ses lèvres un sourire, qu'il fut naturel ou non.

Il dit à Hélène.

—J'ai aperçu la voiture à la porte, et, avec votre permission, duchesse, j'en profiterai pour retourner à la maison. Il fait un détestable vent d'est qui vous perce jusqu'aux os.

—Comment allez-vous, Rivolat? Je pensais justement à vous, au moment où je vous ai aperçu.

—Vraiment! répondit Rivolat avec le plus grand sang-froid.

Hélène avait rougi un peu en répondant au duc par un signe de tête affirmatif, mais elle ne tarda pas à redevenir calme comme à son habitude.

—Oui, répliqua le duc. La duchesse et moi nous devons aller voir la féerie qu'on dit être la chose la plus merveilleuse qu'il y ait jamais eu; ce n'est qu'une répétition générale, mais cela promet d'être très-curieux.

Nous avons une place dans notre loge. Voulez-vous venir? Ne dites pas non, je sais que cela vous amusera. Il y a là des acteurs qui seront excessivement drôles.

Il aurait été difficile de dire qui fut le plus étonné de cette proposition, de la duchesse ou de Rivolat.

Tous deux dissimulèrent leur émotion avec une habileté consommée, mais il y eut un silence frappant.

Rivolat, dont la conscience était loin d'être sans reproche, et dont les relations avec le duc étaient assez froides, depuis quelque temps, se demanda pourquoi il lui offrait de partager sa loge. Hélène demeura convaincue que cette proposition cachait un but de très haute importance pour elle, et qu'il était essentiel à sa sécurité qu'elle découvrit quel était exactement ce but.

Un coup d'œil fut échangé entre elle et Rivolat. C'était une question et sa réponse.

—Ernest Rivolat remercia le duc, et accepta l'invitation. Le duc indiqua le jour et l'heure où devait avoir lieu la répétition, et il invita Rivolat à venir dîner avec eux, à cette occasion, à six heures, une heure plus tôt que d'habitude.

Rivolat, après avoir interrogé la duchesse du regard, accepta également cette invitation, et immédiatement après, prétextant une affaire, il partit.

Hélène choisit à la hâte un certain nombre de livres, que le commis porta dans la voiture, en y comprenant celui dans lequel Rivolat avait glissé son billet.

La duchesse craignait de faire naître des soupçons en gardant ce livre dans ses mains. Sa conscience, comme celle de Rivolat, la troublait.

Quand elle fut arrivée à l'hôtel, elle se rendit dans son boudoir, et dit à sa femme de chambre d'aller lui chercher les livres qui étaient dans la voiture.

Cette dernière courut dans l'antichambre, croyant qu'on les y avait déposés; mais elle ne les y trouva pas, et apprenant que la voiture était partie, elle se mit à la recherche de Valentin.

Valentin, non plus, n'avait pas vu les livres, mais il apprit que Sylvain les avait pris, sans doute pour porter à la duchesse.

(A continuer.)

Echantillon Gratis de Chocolat Menier

En envoyant une carte postale, adressée à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTRÉAL, vous recevrez un échantillon de leur délicieux chocolat importé, avec mode d'emploi.

HATEZ-VOUS D'ENVOYER

10 Cts.

Magnifiques Feuilletons A BON MARCHÉ

10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands
FEUILLETONS à sensation

“L'ANGE DU FOYER”

— ET —

“Le Remords d'un Ange”

que *La Presse* a publiés, contenant l'un 112 et l'autre 88 pages grand format

SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,
516 RUE CRAIG, MONTREAL.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 5 AVRIL,
Après-midi et soirée.

LE GRAND DRAME SPECTACLE

“THE BOTTOM OF THE SEA”

La première fois à Montréal.

Excellente compagnie, décors de la plus grande beauté. Immense succès partout où l'on a joué.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE:

N. S. WOODS.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux
français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS “LA PRESSE,”

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE MARS

22,425 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures aux prix du gros.

SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S “WHITE ROSE LANOLIN CREAM,” pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL.

VIN de VIAL

**TONIQUE
ANALEPTIQUE
RECONSTITUANT**

Le Tonique le plus énergique
que doivent
employer Convalescents,
Vieillards, Femmes,
Enfants débiles
et toutes personnes délicates.



Au QUINA
**SUC DE VIANDÉ
PHOSPHATE de CHAUX**

Composé des substances
absolument indispensables
à la formation et
au développement de la chair
musculaire et des
Systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre l'Anémie sous toutes ses formes, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, étiollement, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. Toutes Pharmacies.

SURVIVRE A CE QU'IL Y A DE MIEUX

Est ce qui est arrivé et ce qui donne la Prééminence à la

LESSIVE PHENIX

Vous savez ce dont nous voulons parler sans doute.

L'Angleterre et la France ne peuvent pas s'en passer. Le Canada s'aperçoit tous les jours que rien ne peut y suppléer. C'EST UNE POUDRE A LAVER du plus bas prix possible, de qualité supérieure à toute autre pour le lavage et le nettoyage. Jamais le public n'a eu rien d'équivalent. Cette poudre ne coûte que quelques centins et elle fera épargner bien des dollars et bien du temps à ceux qui en feront usage. Par son emploi, il n'y a pas lieu au long travail et à l'usure des vêtements et les servantes resteront chez-vous. CETTE POUDRE EST VENDUE PAR TOUS LES EPICIERS.

POUR LES VERS

— LES —

CRÈMES de CHOCOLAT

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boite.

E. G. SIMARD, B. C. L.

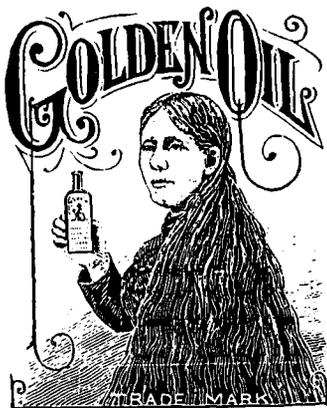
(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

BELLE CHEVELURE!

La plus éclatante découverte du siècle!



Plus de têtes chauves, plus de peaux mortes!

L'HUILE DORÉE de Madame Hamel empêche les cheveux de tomber, fait pousser la barbe et enlève les peaux mortes. Excellent remède pour la calvitie. Employée avec succès par les barbiers pour le *shampooing*. Prix 25 centins la bouteille. En vente chez tous les pharmaciens.

Loterie de la Province de Québec

AUTORISÉE PAR LA LÉGISLATURE

VALEUR DES LOTS, \$52,740

Tous les lots sont tirés à chaque tirage.

TIRAGES LE 1er ET LE 3ème MERCREDI DE CHAQUE MOIS

Rappelez-vous que le gros lot est de

\$15,000

PRIX DU BILLET, \$1.—11 BILLETS POUR \$10

- Pour \$1.00 vous pouvez gagner \$15,000.
- Pour \$1.00 vous pouvez gagner 5,000.
- Pour \$1.00 vous pouvez gagner 2,500.
- Pour \$1.00 vous pouvez gagner 1,250.

Il y a aussi un grand nombre de lots de \$5, \$10, \$15, \$25, \$50, \$250, et \$500, au total de \$28,900. N'oubliez pas que votre billet, gagnant un lot quelconque parmi les lots tirés un par un, peut aussi gagner un des lots approximatifs de \$25, \$15 et \$10, et avoir droit en outre à un lot de \$5, s'il se termine par les deux derniers chiffres de l'un des deux premiers gros lots.

LE GÉRANT S. E. LEFEBVRE, 81 Rue St-Jacques, Montréal, Canada.

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

TREADWELL & TESCHNER

32 and 34 Frankfort Street, New-York

PRENEZ LE

REMÈDE de DRSEY

LE GRAND REMÈDE FRANÇAIS contre la DYSPÉPSIE, les AFFECTIONS BILIEUSES, la CONSTIPATION et toutes les maladies de l'ESTOMAC, du FOIE et des INTESTINS.

Chez tous les PHARMACIENS

Prix : \$1.00

A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRÉ (hebdomadaire).— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mezières, Paris.

LA PETITE REVUE PAISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE. Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.—Écrire à M. E. Bouthayre, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.—Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas, New York: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.—Abonnement: Un an, 20 frs., six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE.—Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris.—Spécimen franco sur demande.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

COMPAGNIE FRANCO-CANADIENNE

— DES —

ANNONCES LUMINEUSES.

La meilleure et la moins chère des publicités.

MM. PERRON & LAFOND

221 RUE CRAIG

MONTREAL.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

ATTRACTION SANS PRÉCÉDENT

Plus de Un Million distribué



LOTÉRIE DE L'ÉTAT DE LA LOUISIANE

incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, et reconnue dans la constitution actuelle de l'État, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et devant continuer jusqu'au 1er janvier, 1895.

Les grands tirages extraordinaires ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

J. T. L. L.

J. T. L. L.

Commissaires.

Nous, soussignés, banques et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank
PIERRE LANAUUX, Président State National Bank.
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank.
CARL KOHN, Président Union National Bank.

GRAND TIRAGE MENSUEL

L'ACADEMIE DE MUSIQUE Nouvelle-Orléans,

MARDI, 10 MAI 1892

Prix Capital . . . \$300,000

100,000 BILLETS dans la roue.

LISTE DES PRIX:

1 PRIX DE \$300,000, soit.....	\$300,000
1 PRIX DE \$100,000, soit.....	\$100,000
1 PRIX DE 50,000, soit.....	50,000
1 PRIX DE 25,000, soit.....	25,000
2 PRIX DE 10,000, soit.....	20,000
5 PRIX DE 5,000, soit.....	25,000
25 PRIX DE 1,000, soit.....	25,000
100 PRIX DE 500, soit.....	50,000
200 PRIX DE 300, soit.....	60,000
500 PRIX DE 200, soit.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500, soit.....	\$50,000
100 PRIX DE 300, soit.....	30,000
100 PRIX DE 200, soit.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 Prix de \$100, soit.....	\$99,900
999 Prix de \$100, soit.....	\$99,900
9,134 Prix se montant à	\$1,054,800

PRIX DES BILLETS:

BILLETS COMPLETS, \$20; DEMIS, \$10; QUARTS, \$5; DIXIÈMES, \$2; VINGTIÈMES, \$1.

Prix des Clubs: 55 BILLETS d'une piastre pour \$50.00

Taux spéciaux pour les agents. Agent demandés partout.

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez:

PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, *franches de port*.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des États-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

Nous mettons le public en garde contre les contrefaçons et les nombreux billets de certaines loteries qui inondent aujourd'hui le marché, sans garantie valable. Insistez que les agents vous vendent des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, si vous voulez profiter des avantages immenses qu'elle offre au public.